



HAL
open science

La jumelle de Shéhérazade : récits du nouveau capitalisme managérial

François-Xavier de Vaujany

► **To cite this version:**

François-Xavier de Vaujany. La jumelle de Shéhérazade : récits du nouveau capitalisme managérial. 2023, 979-8386306625. halshs-04020721v4

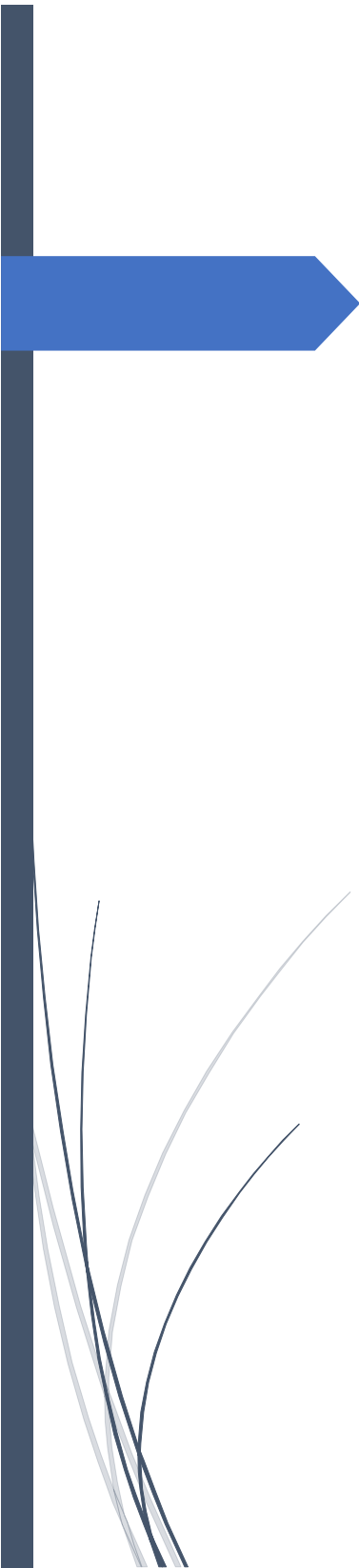
HAL Id: halshs-04020721

<https://shs.hal.science/halshs-04020721v4>

Submitted on 15 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Version open access, mars 2023

ISBN : 9798385853489

Table des matières

Préambule	3
Episode 1 : Akila erre dans Paris	6
Episode 2 : Agnès cherche son chemin	12
Episode 3 : François écrit pour trouver sa place	17
Episode 4 : Deuil	22
Episode 5 : Des rencontres de la nuit	26
Episode 6 : Être un meuble à l'hôpital	34
Episode 7 : Shéhérazade ne nous réunit plus	40
Episode 8 : Après la fin du monde	42
Episode 9 : Sur le palier	49
Episode 10 : Convalescent de rien	54
Episode 11 : Shéhérazade n'est pas celle que vous croyez	58
Episode 12 : Parler à un fantôme	60
Episode 13 : Contempler l'éveil de l'aube	69
Episode 14 : Être d'ailleurs	72
Episode 15 : Réveil difficile	80
Episode 16 : Franchir le Rubicon	88
Episode 17 : L'inconnu	93
Episode 18 : La leçon	98
Episode 19 : Démissionner sans se résigner	108
Episode 20 : Reprendre ses études	113
Episode 21 : Les nouvelles Shéhérazade	116
Pour aller plus loin	118
Présentation de l'auteur	120

Préambule

Je ne serai pas un grand soir. Plutôt mille et une nuits.

Venu d'Inde, puis de Perse, j'ai été repris par le monde arabe avant d'être emporté par la vague de l'orientalisme des occidentaux.

Je suis un texte sans source. Sans début identifiable, j'ai d'abord été parlé. Dans les bouches, j'étais déjà multiplicité.

Je n'ai pas vraiment d'auteurs et je suis sans centre. Mon «je» est pluriel et indéfini.

Autour d'un récit cadre, la seule et très fragile unité n'était que moi, Shéhérazade.

Pour échapper à la mort, je suis devenue un récit sans fin et sans achèvement.

Je m'interromps brutalement à l'aube pour mieux m'engager dans la prochaine nuit.

J'appelle la vie par à-coups. Je l'ouvre et j'annonce des futurs imminents, tous déjà en germe dans ce présent suspendu. Ceux d'une autre nuit et d'autres étoiles.

Mon futur est création, imagination et exploration.

Souvent, je me répète aussi, comme une prière. Je me répète pour t'apprendre la patience et t'aider à trouver ton chemin dans ce récit où tout est au milieu.

Avec moi, pas vraiment de passé à ressasser. Pas d'avenir inéluctable. Juste le souffle du désir. Un désir traversant. Un désir sans propriétaire, si ce n'est la chaleur même de ce récit toujours plus incomplet et infini.

Je me répète aussi pour mettre un peu de continuité dans chacune de mes relances.

Parfois, je change mes répétitions et je transforme alors le présent.

La mémoire même de mes interruptions puis de mes ouvertures sera ton bien. Avec moi, pas de capital à accumuler. J'empile les suspensions. Elles sont la force des désirs, le lieu de toutes les valeurs.

Mes richesses sont autant les vides, les trous et les plis que les pleins d'un coffre-fort.

Aujourd'hui je suis triste. Mes élans quittent la chair du monde.

Goethe t'avait promis le sentiment d'une absolue liberté à ma lecture. Mais sur les routes de l'occident, le capitalisme a fait de moi sa matière.

Il a produit une autre Shéhérazade. Une jumelle spéculant par les narrations.

Cette autre entretient l'impatience dans les interruptions où je cultivais l'attente.

Elle espace des vides remplis par des désirs définitivement sans sujet.

Nos expériences n'ont plus la moindre profondeur.

Dans les pas de cette sœur, le capitalisme te perd et tu ne te retrouves plus. Il te donne la place d'un «je» ou d'un «nous», mais tes multiplicités ne peuvent pas y converser.

Tu y es trop placé, puissant seulement par lui et dans ses vents. Les «soi» et le «je» se perdent dans le «jeu» et la quête obsessionnelle de visibilité.

Tu existes mais tu ne vis plus.

Désormais, les vides et les interruptions sont organisés du dehors, produits par un calcul incessant, fruit d'une algorithmie au plus près des corps.

Ils sont entre les mains d'un acteur étrange. Je ne l'avais jamais rencontré sur les rives du Gange. Je ne l'avais jamais rêvé.

Malheur à toi grand ordonnateur de ce monde toujours nouveau pour le seul plaisir de la nouveauté.

Tu transformes les lignes discontinues de mes récits en espaces à posséder.

Tu consommes toujours plus une planète dont toute la peau dit désormais sa souffrance.

Akila, Agnès et François le savent bien. Ils luttent chaque jour pour un avenir habitable.

Episode 1 : Akila erre dans Paris

4h du matin. Il fait froid. Très froid. J'erre dans l'Est de Paris depuis bientôt 5 heures. J'ai tellement peur de m'arrêter. De m'endormir. De devenir une proie facile.

Pourtant, j'ai besoin d'un peu de repos. Je remarque la grille métallique entrouverte d'un garage souterrain. Il y en a plein dans Paris. Je m'y engouffre sans hésiter. Je cours sur la rampe et remarque un petit local à poubelles, sur la droite. Je bifurque très vite. Tout au fond, une petite porte sombre mène à un local technique. Je tente ma chance. Elle n'est pas fermée. J'entre sans bruit, puis me pose par terre dans le même mouvement continu. Épuisée, je mets mon petit sac à dos derrière ma tête et sors mon seul bien. Un objet immensément précieux. Mon unique lien avec celles et ceux restés derrière moi, en Egypte. Mon portable crée une bulle de lumière autour de mes bras. Un vide dans l'obscurité dense de cette pièce.

«C'est Akila. Tu dors ?». J'essaie d'avoir un signe de ma sœur. Elle m'a aidée sur ce chemin, accompagnée jour après jour dans cette folie. «Tu es totalement inconsciente de quitter l'Egypte, de quitter le Caire.» me disait-elle. «Tu rêves ce pays. Tu ne le connais pas.»

Pour l'heure, sur ce sol glacé, je suis d'un seul pays. Un pays dont les frontières suivent chacun de mes pas. Un pays toujours en avant de moi : mon portable !

Plus que 10% de batterie. Je dois trouver une prise en urgence. Il y en a une dans le local. Je l'ai vue en arrivant.

Je glisse mes doigts nerveusement sur Tik Tok puis sur Instagram. Les photos et les vidéos s'enchaînent rapidement devant mes yeux. J'aperçois à plusieurs reprises Paris. Avec de beaux plans larges. Des vues toutes prometteuses. Pour l'heure, je n'ai vu que des locaux d'associations bien sales, des ruelles sans perspective, beaucoup de gens soucieux de m'éviter ou d'autres un peu trop attentifs à ma présence féminine.

Mes paupières sont des sacs de plomb. Je m'endors enfin, une partie de moi toujours en éveil, prête à fuir à nouveau.

6h45. J'entends du bruit dans le local. Quelqu'un fait rouler quelque chose. J'ai peur. C'est curieux l'imagination. Tirée par la peur, ça s'emballe. Ça vous dévore. «Ils me cherchent. On sait que je suis là. Ils sont plusieurs. Ils vont me prendre tout ce que j'ai.». Et pour les pires des monstres, une jeune femme a toujours quelque chose à donner.

Je ramasse mon sac et colle mon œil derrière la serrure. C'est une personne en charge du ménage. Elle pousse un grand bac gris de poubelles, l'air résignée.

Furtivement, j'ouvre la porte et je passe le fil de mon chargeur vers la prise. Je ferme ensuite lentement le battant sur le câble.

Je replonge alors dans ce petit monde d'images. Elles m'ont tant fait rêver de loin. Hier, tout me semblait gris dans ces rues. Le ciel était terne. Le marché Aligre n'était qu'indifférence, visages sans sourires, corps sans poses. Là, tout est beau. Je suis dans un monde dont je ne veux plus quitter le sol. Mes réseaux sociaux ne me sont jamais indifférents. Ils s'intéressent à moi. J'y jette mes photos comme d'autres posent leurs bûches dans le feu d'une cheminée. Il faut y entretenir le foyer de nos attentions. Dehors, tout est froid.

Parfois, c'est frustrant de ne pas pouvoir aller plus loin. De ne pas pouvoir regarder toute cette vidéo. De ne pas pouvoir lire tout cet article. De jouer seulement le début de la partie. Moi sans le sou, il m'arrive alors de faire le geste le plus inattendu : payer.

8h05. Il est temps de sortir.

Le monde des migrants est celui des hommes. Le monde de la rue également. Et la nuit est la lumière de cette vérité. Je suis heureuse de retrouver la protection relative du jour.

A l'extérieur comme à l'intérieur, je m'efforce de devenir *un* autre. Dans le reflet de mon portable, je regarde mes cheveux courts tout en remontant la rampe du parking. Ils n'ont pas trop repoussé. Sans maquillage, mon visage fin fait illusion, comme mes gestes rudes et ma démarche à la masculinité travaillée. Pas facile d'adopter ce pas lourd, ces pieds légèrement écartés, cette liberté de pas et de mouvement... Pour le reste, je comprime les volumes de mon corps de toute façon cachés par des vêtements trop amples.

Dans la rue, tout est déjà animé. Le camion poubelle avance lentement. Les bistrotts ouvrent. Ils accueillent leurs premiers clients à la recherche d'un café pour finir la nuit ou d'un verre de blanc pour éviter le jour. Des habitants du quartier partent travailler la mine basse. Plus discrètement, quelques invisibles remettent leur misère en mouvement.

Je sais déjà reconnaître les deux grands types de marcheurs : ceux dont le déplacement mène quelque part et ces autres errant en permanence vers un nulle part. Parmi ces derniers, on trouve les paumés, les mendiants, les drogués, les personnes à la recherche d'un mauvais coup, les accidentés de la vie ou les migrants.... Leur pas est souvent plus lent, hésitant, d'une cadence moins régulière. Avec un peu d'attention, on peut vite les repérer. Sur ce rythme de pas, je reconnais immédiatement ces hommes seuls ou en petits groupes. Ces ombres ayant traversé la mer. Elles se parlent peu mais elles ont tendance à se retrouver dans les mêmes endroits.

Je ne veux pas être avec eux. Je veux aller plus loin. Je veux une vie meilleure, un jour, derrière les fenêtres de ces appartements pleins de promesses.

Cette après-midi, j'ai rendez-vous avec une association d'aide aux migrantes. Elle devrait me permettre de trouver un abri, une scolarité. De devenir une réfugiée et plus un fantôme.

10h30. Je marche dans Paris, mon portable serré dans la main. J'ai pu le remettre en charge un moment en m'arrêtant dans un centre commercial. Là, autour de sièges équipés de prises, j'ai retrouvé d'autres ombres. On se reconnaît sans se parler. Certains m'ont déjà vu. Tous profitent de cet or tant recherché : une prise de courant et un wifi gratuit ! En laissant traîner mon oreille, j'avais pu entendre deux personnes échanger à côté de moi. L'une proposait à l'autre, sans papiers, de prendre sa place sur une partie de la semaine. Il était livreur pour une plateforme électronique.

Dès la charge de mon portable terminée, je fuis cette bulle de misère entourée de magasins où d'autres dépensent sans compter.

Quelques centaines de mètres après le centre commercial, je passe devant un square. On n'échappe pas à son corps. Je sens brutalement

mes jambes me lâcher. Je n'ai rien mangé. Mon ventre appelle au secours. Ma tête tourne. J'ai pensé à nourrir cette bête plate maintenant repue dans ma poche, mais je me suis oubliée.

Je m'assieds sur un banc et mange un des sucres récupérés dans un bar où j'avais pris un café. Le café... dans une ville comme Paris, c'est la petite clé du pauvre pour avoir son moment de calme dans un bistrot ou un McDonald's.

Dans ce petit espace vert, tout me ramène à ce que j'ai quitté. Je n'avais pas à me plaindre. Après des études dans un lycée français, j'avais commencé un cycle à l'université. Elevée par mon oncle, je ne manquais de rien. Sauf peut-être de cette mère partie trop tôt.

Tout à coup, mon portable vibre contre ma cuisse. Je l'avais glissé dans ma poche. C'est agréable, cette matière toute chaude. Il est vivant. Il est un peu mon double. Il se présente à ma place. Il agit parfois à ma place. Il me surprend. Ses entrailles contiennent mille histoires dont j'ai toujours envie de connaître la fin. Mais il n'y a pas de fin. Ses chemins me mènent toujours à l'histoire d'après. Lui-même, il est toujours démodé. Dès l'instant où on l'achète, ses formes, ses possibilités, sa connectivité, sont déjà dépassées. Mais de là d'où je viens, cette désuétude rapide du dehors joue peu. L'emballage est plus basique qu'ici. En revanche, on connaît bien la désuétude du dedans. On change les applications. On «tune» et pousse ce petit objet toujours au plus près de ses limites.

Je me remets en mouvement. De mon point de vue de migrante, Paris est une ville d'extérieur. En passant devant toutes ces terrasses de café, je m'émerveille de ces petits moments de déjeuner. Chacun et chacune mange un plat en faisant mille autre choses, les jambes couvertes par des plaids colorés. C'est amusant ces alignements en rang d'oignons. Tous ces gens tournés vers la rue. Parfois, l'épaule contre celle de leur voisin. L'espace public est un spectacle. Ici on l'assume. La terrasse elle-même fait partie du show. Ce jeu là est joué plus ou moins discrètement. On se parle tout en regardant autour de soi. On scrute le monde. On s'observe et on se met aussi en scène bien au-delà du moment et du lieu. Un selfie, une photo, un cliché Instagram de son plat si coloré... Finalement, tous ces êtres assis en

terrasse sont également de ce pays impossible à quitter. Ils habitent avec moi ce petit carré sur lequel glissent leurs doigts.

En passant furtivement le long d'une table, je saisis une bribe de conversation. Un couple se dispute. Chacun semble avoir établi les torts de l'autre. Brutalement, la bulle sociale éclate juste à côté de ma hanche. Le ton monte de plus en plus et le voisinage est oublié.

Mes préoccupations sont bien en deçà d'une quête de justice. J'ai faim. Avoir faim à Paris, c'est plus dur qu'ailleurs. Avoir faim à Paris, c'est totalement absurde. Les magasins et les restaurants sont partout. La ville semble riche à l'infini. En passant à côté des poubelles, je sens des solutions à portée de main. Mais je ne le ferai pas. Je ne tomberai pas. Si je glisse mes mains dans ce volume sombre, j'y abandonnerai tous mes rêves. Paris n'est pas comme ça. Je le sais, personne ne m'attend. Mais je me ferai attendre. Je trouverai ma voie. Ici.

14h30. Après avoir mangé un sandwich distribué par une association, je me sens pleine. J'ai répondu à beaucoup de questions. Je me suis signalée sans trop en dire. Faut-il leur faire confiance ? Ne suis-je pas une clandestine, une «sans-papiers» ?

Migrer, c'est par bien des façons un voyage sans retour possible. On l'oublie trop souvent. Migrer, c'est jeter dans la bataille tout ce dont on dispose. C'est laisser tomber les autres pour revenir huit ou dix ans après une possible régularisation. C'est revenir parfois trop tard. Tout migrant abandonne derrière lui des personnes aimées, des souvenirs, des lieux, des choses, une enfance, sans la certitude de les retrouver. Se retourner trop souvent, c'est transformer un voyage pénible en une expérience insupportable. Chaque migrant doit s'ouvrir à la possibilité d'une pleine réinvention, d'une renaissance.

Pour l'heure, je ne trouve pas de nid pour l'œuf de ma nouvelle vie.

Et hors de question de rester dans les pratiques ou les lieux d'une mendiance. Je ne veux pas passer d'abri en abri. Pas plus envie de passer mon temps à marcher dans cette ville, de juste l'apercevoir et de l'effleurer. J'en veux davantage.

17h30. J'ai rendez-vous dans un appartement du 19^{ème} arrondissement. Un atelier de couture. L'occasion peut-être de gagner un peu d'argent. Un cousin m'a donné le contact sans m'en dire plus.

Je suis bien à l'heure. A l'entrée, une femme plutôt âgée m'accueille sèchement.

«Tu es Akila ?»

«Oui. On m'a dit que je pouvais peut-être travailler ici.»

«Tu as de l'expérience ? Tu sais utiliser une machine ?»

«Oui, quand j'étais petite, j'ai beaucoup aidé ma mère.»

«Voyons voir ça. Tu vas te mettre là. Tu regardes la fille à côté, comment elle fait. Et tu essaies de faire la même chose sur l'autre machine.»

Dans une grande pièce, une ancienne salle à manger probablement, une dizaine de filles se tassent pour travailler sur des machines à coudre. Toutes les petites tables se touchent les unes les autres. Certaines couturières sont africaines. D'autres sont asiatiques. L'air est chargé en poussière. Il fait chaud. Le sol est sale. On y aperçoit des petites bêtes toutes noires passer sous les établis. Plus que tout, la pièce est très bruyante. J'hésite. Mais ai-je bien le choix ? A côté de la fenêtre, un bonjour timide finit par me décider. Je m'assieds. Je connais bien ce modèle. C'est la Singer utilisée par ma mère. En posant mes mains dessus, je sens sa présence rassurante. Elle guide chacun de mes gestes.

Au bout de vingt minutes, la vieille dame semble satisfaite. «Ok, tu restes. Ici, on marche à la pièce. Plus tu fais, plus tu gagnes. Je te paierai en liquide à la fin de chaque mois.»

Je ne discute pas. Pourtant j'en brûle d'envie... A la pièce oui, mais combien ? Et est-il possible d'avoir une avance dès la fin de la semaine ? Mais ma bouche reste close. Toutes ces questions seront pour plus tard.

A 20h30, je suis toujours là, comme la moitié des filles. Je m'apprête à partir, quand un type à l'air énervé entre dans la salle à manger. «C'est elle ?» demande-t-il d'une voix menaçante.

Episode 2 : Agnès cherche son chemin

7h. Mon réveille sonne. Aujourd'hui je suis en télétravail. Pas besoin de prendre le métro et de traverser tout Paris pour rejoindre Zeta.

Mark est en déplacement. Machinalement, je regarde mon portable posé au pied du lit. Des dizaines de notifications s'affichent. Je les lis une par une en me levant. Autour de moi, tout se passe. La tasse glisse sous la cafetière. L'avocat se coupe en tranches avant de se poser sur une tartine. Mon jus d'orange se verse dans un grand verre aux reflets bleutés. Tout cela sans la moindre attention. Je suis noyée dans l'événement de mes gestes les plus ordinaires.

Anaëlle, notre nounou, me salue en entrant dans la cuisine. Les enfants l'accompagnent. Ils viennent prendre leur petit déjeuner, sans un mot pour leur mère. Chacun regarde des dessins animés sur ses lunettes immersives et échange avec des bots de compagnie. L'école n'est pas la principale de leurs préoccupations... Après une bise appuyée, je les vois suivre leur guide du matin, chaussures à moitié lacées et épaules basses.

Il est temps de me mettre au travail. Je rejoins mon canapé pour «traiter» les mails les plus urgents avant de faire une courte pause. Par la fenêtre, je vois sortir un jeune homme du parking. Il s'enfonce comme un chat dans la rue, en rasant les murs. A mieux y regarder, il y a quelque chose de féminin dans son pas.

«Encore un dont le logement d'un soir a été le parking !». Cela devient de plus en plus fréquent. Des migrants traversent le quartier à la recherche d'un abri pour quelques heures, une nuit, parfois quelques jours. Ils fuient la misère ou la guerre. Ici, cela ne peut pas être pire. De plus en plus, ils quittent des espaces climatiques où les conditions de vie sont devenues invivables. Comment en est-on arrivé à une situation où aujourd'hui la moitié de la surface terrestre est inhabitée et inhabitable ?

Le front posé contre la fenêtre, je regarde notre hôte d'une nuit disparaître au bout de la rue. Que faire ? Le voisinage est plus ou moins accommodant. Certains aident. D'autres appellent la police. Beaucoup

transforment ces silhouettes en invisibles. Etonnant. Dans la main du fuyard, je remarque un portable tenu comme les doigts d'une maman. J'aimerais faire quelque chose, passer plus de temps à aider les autres. Mais le temps me manque. Et l'agenda de mes journées est trop inéluctable. Être disponible au-delà de mon travail et des miens, c'est compliqué. C'est s'exposer. C'est s'attarder. C'est presque culpabilisant. Je ne peux pas me permettre de le faire. Et dans ma boîte, plusieurs personnes poussent au portillon de la même promotion. Une promotion dont je ne doute pas. Une promotion pour moi.

8h15. La première réunion va commencer. Je passe de la salle à manger à mon bureau. Plusieurs cross-projecteurs font jaillir les silhouettes de mes collègues. Les hologrammes de chacun sont là autour de moi, s'ajustant au volume de la pièce. Je suis à la fois à la maison et dans la salle de réunion de Zeta occupée par certains collaborateurs physiquement. D'autres personnes rejoignent également la discussion à partir de leur résidence secondaire, de leur voiture autonome en mouvement ou d'une autre salle de réunion chez un client. Les corps sont intégralement visibles. Certains ont ajouté un masque, un visage amélioré. D'autres ont activé un avatar, un corps en trois dimensions. Certains ont même sélectionné leur avatar intelligent. Facile celle-là ! Ils ne prennent même pas la peine de venir à la réunion dans nos locaux et ils activent leur clone pour les représenter !

Pendant plus d'une heure, les projets en cours sont balayés et «reportés». Je motive, arbitre, laisse les traces les plus nettes possibles de mes directions et mes décisions. Tout doit être le plus clair possible de très loin et dans longtemps.

Une chose m'amuse particulièrement. Le «turn over» a beau être très élevé chez Zeta, avec des dispositifs virtuels de réunion, tout change et rien ne change jamais. Les mêmes masques et les mêmes avatars étant souvent activés, les personnes se confondent avec les rôles. De là où je suis, l'impression de stabilité est étonnante. Et nos écrits systématiquement accompagnés par les outils d'intelligence artificielle renforcent cette sensation d'homogénéité. Plus personne ne chemine vers son propre style d'écriture.

«Il faut mettre plus d'énergie dans ce projet ! De lui dépend l'avenir tout entier de la boîte. Avec lui on va pouvoir passer à l'étape suivante, à l'étage supérieur de la fusée. Le plus excitant est à venir, mais on doit travailler dur pour y arriver.»

J'ai un peu l'impression d'être toujours en avant, dans l'horizon de mes interlocuteurs. Je dois parler les pieds posés sur le futur. De là, les équipes m'écouteront. Je n'y crois pas toujours. Parfois, je m'écoute parler et je finis par me convaincre moi-même. Dans tous les cas, la douce musique de tous les messages, de tous les posts, de toutes les vidéos projetées par mon portable, me maintient dans cet à-venir.

12h30. Il est temps d'un bref déjeuner. Sur la table haute de la cuisine, les hologrammes des inscrits au repas s'activent. On peut manger «en compagnie». Le logiciel «Zeta remote work» module les configurations et les proportions en fonction du lieu de télétravail. Tous mes collaborateurs sont autour de moi, dans ma cuisine. Le programme a pour but de «ne pas laisser les salariés télétravailleurs dans des situations de solitudes trop fortes». A la fin, ce moment géolocalisé n'est qu'un traceur de plus.

La conversation tourne autour d'un produit en phase de tests. Un système de consulting intelligent offrant différents services de coaching gérés par une intelligence artificielle. Une intelligence un peu accompagnée en arrière-plan par des sous-traitants indiens. Qu'importe. Les participants échangent sur les bugs et les anomalies déjà détectés. Comme d'habitude, on ne pourra pas tout traiter. Carry, la cheffe de projet, nous montre ce sur quoi il faudra concentrer nos efforts. Elle affiche un tableau classant les centaines de bugs répertoriés par niveau de probabilité d'occurrence, puis par ampleur de dysfonctionnements susceptibles d'être générés en cas d'occurrence. On va se concentrer sur le plus probable aux conséquences les plus lourdes. Pour le reste, il faut bien garder de la marge pour les versions et les produits suivants.

«Notre avenir est aussi sur les épaules de tous ces problèmes poussés sur le côté» aime à dire et redire Carry.

Au moment du dessert, elle revient sur la stratégie du groupe. «Il faut surprendre, encore et toujours. Enchaîner les surprises et faire notre

business sur l'attente de ces surprises. Le business, c'est comme la musique. C'est un travail sur le rythme !». J'acquiesce. L'image me plaît.

14h. Je dois mener les entretiens d'évaluation de plusieurs développeurs et managers de Zeta. Une douzaine en tout sur cette après-midi. Au moment de la connexion, toutes les données s'affichent automatiquement sur le côté de l'hologramme des «audités».

Sur cet horaire de digestion, les entretiens s'enchaînent sans se ressembler. Tout est analysé en direct par des outils d'IA : la voix, le visage et les marqueurs de santé, le contenu, le tout croisé avec l'ensemble des données de performance connu. Chaque séquence s'achève sur un propos motivant, encourageant, inspirant. Demain sera encore meilleur ou moins pire. Je suis là, avec eux. Je ne les lâche pas. Je suis disponible 24h sur 24h, toujours à l'écoute. Mes moments de retrait, toujours visibles dans les signalétiques en ligne, sont rares et remarquables. Je sais d'ailleurs en jouer. Tout signe «d'absence» ou d'«indisponibilité» annonce quelque chose d'important. Ce vide ponctue les grands changements. Il est la prise d'élan des plus grandes révélations.

Pour l'heure, les tendances sont au cœur de mes analyses. Les courbes doivent aller vers le haut. Toujours plus vers le haut. Pas de limites dans le monde des logiciels utilisés par Zeta. Bien sûr, je suis attentive à mes propres chiffres et à la «cosmétique» de mes performances. En arrière-plan, l'immense masse des capitaux accumulés et collectionnés par le groupe pousse toujours plus loin la spéculation et l'attente de performance. Sur l'écran d'accueil de mon ordinateur, un chiffre est toujours à l'honneur : le cours de bourse de l'entreprise.

15h30. On sonne à la porte. Plusieurs commandes sont rapidement posées sur la table du salon par un livreur déjà en mouvement vers l'adresse suivante. Je débellerai tout cela plus tard.

20h30. Fin du dernier entretien. Anaëlle a fait dîner les enfants. Ils viennent m'embrasser avant d'aller rejoindre les bras de Morphée.

21h30. Après un dîner sommaire, il est temps de se poser un moment. L'occasion de scanner tous mes réseaux sociaux et de faire quelques parties de mon nouveau jeu en ligne. Des copines me parlent de leur

journée. Les bonnes et les mauvaises nouvelles du jour sont échangées. La vie. Je lis et j'écoute distraitement. Plusieurs appels mettent également un peu de chaleur dans la soirée, mais je les suis d'une oreille seulement. Mon attention porte toujours sur deux ou trois choses en même temps.

23h30. Ma mère m'appelle. «Agnès, papa ne va pas bien. Il faudrait que tu viennes. Vite...».

Episode 3 : François écrit pour trouver sa place

7h. Je ne prétends pas avoir un talent particulier pour l'écriture ; peut-être un style, c'est tout.

Écrire est un besoin. Une ascèse. Une forme de méditation avec les doigts.

La nuit a été courte. J'ai mes personnages bien en tête. Je vois en gros la structure du livre, tout sauf linéaire. Mais je ne suis pas sûr d'arriver à quelque chose de sensé. Obsessionnellement, je veux toucher à ce nœud étrange d'événements, ce capitalisme sans cesse renouvelé.

Akila et Agnès vivent les *Mille et Une Nuits*. Elles en sont actrices et victimes, toutes les deux prises dans les désirs, les vides, les incomplétudes du grand agencement.

Jusqu'à quel point, vers quels précipices les interruptions organisées de nos économies vont-elles nous entraîner ? Avant la fin du monde, va-t-on vers une fin des sensibilités ? Quelle pourrait être ma place dans le récit ? Et si je laissais aller l'écriture moi aussi ? En m'efforçant d'être toujours ouvert, en conversation sincère avec le monde. Vais-je être pris à mon tour dans le grand tourbillon des tourbillons ? Vais-je chercher la valeur, le bon mot, le suspense ? Vais-je être dévoré par la dynamique de mon propre récit ?

Voilà trop de questions. J'ai choisi de laisser le grand vide de la page blanche interpellé mon écriture. De la laisser créer toujours plus d'espaces et de vides. *Mes vides*, indissociables des vides de mes personnages.

J'avale ma tasse de thé, quelques biscottes et surtout une belle grappe de raisins.

8h. Je me mets au travail. Mais pas à la maison. Je descends au bistrot d'en bas. Je m'assieds au fond de la salle. Le patron me connaît. Il sait déjà ce que je vais commander. Je n'ai rien à dire. Lorsque je relève la tête, un café double est posé derrière mon ordinateur. La tasse est

bien chaude. Je pose mes doigts dessus tout en ne lâchant pas mon écran des yeux.

Qu'il est difficile d'écrire... que vais-je faire d'Akila et d'Agnès ? Que vont-elles faire de moi ? Comment les faire se croiser sans se rencontrer, comme dans la vraie vie ? Comment montrer leur lutte contre la grande cascade de mots, d'images, de textures, de volumes et de sons déversée en permanence par le grand agenceur de nos attentions ? Ce processus intéressé et organisé. Par quelles péripéties puis-je les installer ? Comment construire un récit dont l'expérience ne serait pas elle-même celle de révélations sans fin, de séquences montrant toute l'incomplétude de la phase d'avant, d'une fin ultime dont les mots donneraient tout leur sens à ce qui a suivi ? Comment ouvrir mon histoire ?

A côté de mon ordinateur, je garde près de moi mes carnets de notes. Ils sont remplis de croquis, de tableaux, de morceaux d'histoires, de descriptions de personnages, de concepts... Mille choses dont une infime partie passera le fil de la narration. J'aime beaucoup ces carnets, les sentir avec moi, revenir à un travail à l'ancienne. J'aime également le geste de les partager, de les montrer, de les mettre au milieu de la table pour faire entrer mes interlocuteurs dans ce petit monde. Toute écriture est immédiatement partagée avant d'être médiation.

11h45. Après une longue séance de travail ininterrompue, je prends une petite pause. Mon corps est engourdi. Il a lutté pour rester en place. Il a navigué régulièrement entre le fil de ce livre et les fils du grand agencement. Les notifications de mails, de tweets, de posts, de vidéos, les appels téléphoniques, les SMS, n'ont cessés de couper la ligne de mon projet. Difficile de ne pas se laisser emporter par ces vents. Impossible de ne pas enchaîner toutes ces images menant irrésistiblement à la suivante, dedans, autour, dessous. On est happé. Cette résistance m'a autant épuisé que l'écriture. L'envie irrésistible de savoir, de ne pas lâcher l'actualité, d'être dans ce monde en devenir, toujours le plus possible sur la crête. Pouvoir annoncer, forwarder, partager cette nouvelle encore invisible à tous les autres. Être un des prophètes du grand agencement.

Paul, le maître des lieux, cale l'ardoise de son menu du jour sur la chaise en face de moi. Il l'a compris : je ne remonterai pas. Inès n'est pas là. Les enfants sont à l'école. Tout l'espace de la maison n'est qu'un grand vide.

«Un bar rôti avec un risotto»... ce sera parfait. «Avec un verre de côtes du Rhône».

La commande passée, je regarde autour de moi ce lieu devenu si bruyant. Des cadres en rendez-vous, des touristes de passage, un groupe d'étudiants affairé à la préparation d'un exposé, une femme seule faisant durer son café... tout ce beau monde vient prendre sa dose de chaleur. Beaucoup ont le nez sur leur portable ou leur tablette. Certains ont fait de la place pour leur ordinateur... Un seul client porte les lunettes Zeta. Il est dans leur monde. J'aime mon bistrot précisément pour cela : on n'y croise pas, comme ailleurs, tous ces gogos lunettés. Au-delà de Zeta, plus possible aujourd'hui d'acheter de simples lunettes ou des lentilles purement optiques Toutes sont désormais numérisées, connectées, retravaillant et enrichissant le champ visuel par des lumières et des images dites «faibles». Bienheureux les «simples de vue», celles et ceux n'ayant pas besoin de prothèses pour bien voir.

13h15. Armé d'un nouveau café, je me remets au travail. L'inspiration est avec moi. Elle me happe tout à coup. Les idées filent, les scènes, les tournures de phrases. Je rêve en écrivant et l'écriture me fait rêver. Je ne rêve pas en dehors du monde, loin de lui. Comme toujours, mes rêves se font les yeux ouverts.

Je n'ai quasiment jamais eu souvenir d'un rêve nocturne. Cela remonte à loin. Le noir de la nuit ne m'a jamais inspiré. Mes rêves comme mes cauchemars se font seulement dans la lumière du jour. Bien là, dans le moment présent. Avec mon corps éveillé.

En ce début d'après-midi, le déclic se fait. Sur mon clavier, tout s'accélère. Les situations s'enchaînent. Les bons mots fusent. Les destins s'entremêlent. Mes mains vont plus vite que mes rêves. Elles les ouvrent, les annoncent. Elles leur frayent un chemin. Elles connaissent l'emplacement des lettres et des événements. Surtout, elles pressentent le texte avant même sa mise en forme sur l'écran.

Elles écrivent là maintenant pour moi, mais aussi vers l'avant et l'arrière de la narration Elles ajustent les événements par cette grande conversation transtemporelle. Tous mes moi suivent ce mouvement. Toutes mes contradictions, toutes mes identités suivent l'agencement fluide de cette narration. Elles se mettent en conversation. Elle se parlent des lieux dispersés où elles se situent.

«Bonjour François !»

Stéphane, un ami entrepreneur, me fait signe du bar. Je me lève et le rejoins en laissant derrière moi tout mon précieux équipement, à l'exception de mon smartphone glissé dans la poche arrière de mon jean.

«Les affaires vont bien ?»

«Oui. On ne sait plus où donner de la tête. J'ai 5 à 10 commandes par jour. C'est top. Mais j'ai peur que ça s'arrête. Alors je dis oui à tout...».

Son visage est fripé, vieilli, blanchi. Il me semble épuisé. Vidé. Divorcé depuis un an, il donne tout à son entreprise. Ses jours. Ses nuits.

Après une dizaine de minutes d'écoute, mon attention s'évapore. C'est terrible, je n'arrive plus à écouter cet ami dont la détresse est évidente. Mon portable m'appelle. Mon corps se projette partout sauf dans la conversation. Il est déjà dans tous les événements d'après.

A 14h10, je retourne à l'appartement et reprends le travail dans mon bureau. Tout est plus calme. Trop calme.

L'écran ne me parle plus. Je ne lui parle plus. J'avais finalement besoin de ce vacarme. Impatient de voir revenir ma muse, je passe du canapé à mon bureau et du bureau à mon canapé. Mon portable me nargue. Je le repousse du bout des doigts avant de l'agripper pour faire passer ce moment désagréable.

Tout à coup, un numéro inconnu s'affiche. Je ne le connais pas et préfère ne pas répondre. Sûrement un fâcheux. Un call center, mon éditeur ou ce copain de lycée m'appelant toujours en mode masqué. Le répondeur fera son travail.

Moins d'une minute plus tard, ma boîte vocale me rappelle. J'écoute le message. C'est le médecin du SAMU appelé hier par ma chère et

tendre. Il avait demandé des analyses de sang réalisées après un petit malaise sur le canapé. Il a eu visiblement les résultats par le laboratoire d'analyses médicales.

«Votre D-dimères est à 990. Ça peut être lié à votre covid d'il y a deux semaines, mais ça peut être aussi une embolie pulmonaire. J'ai appelé une ambulance pour vous récupérer à votre domicile. Ils vont vous emmener à l'HP pour passer un scanner.».

Je ne suis pas sûr de comprendre. En jetant un œil par la fenêtre du salon, j'aperçois effectivement une ambulance en warning au pied de l'immeuble. Un des ambulanciers appuie sur l'interphone. Cela sonne dans l'appartement....

Episode 4 : Deuil

Il est plus de minuit lorsque j'arrive chez mes parents à Montreuil. La porte de l'appartement est ouverte. Maman m'attend sur le seuil... Elle a le visage livide. Je comprends immédiatement et force le passage.

Je traverse le hall, le salon puis le long couloir menant à la chambre du fond. Ma sœur est assise à côté du lit, hagarde. Elle ne réagit pas à mon arrivée. Papa est couché sur le dos, les yeux ouverts. Sa poitrine ne se soulève plus. Sa pose est éternelle.

«Qu'est-ce qui est arrivé ?».

«Il avait des douleurs dans la poitrine. Maman lui a dit d'aller se coucher un moment. Ça a brutalement empiré vers 11h. On a essayé de joindre le docteur Tergot un peu après, et... voilà.».

Dans la petite chambre d'à côté, j'entends le bruit d'une fermeture de sacoche puis celui d'une porte claquée. Le médecin s'approche de moi.

«Il n'y avait rien à faire. Il est parti paisiblement, à la maison, avec ses proches.».

«Je ne comprends pas. Il allait bien. On a déjeuné ensemble il y a deux jours. Il préparait son voyage à Tokyo. Une conférence très importante pour lui. Ce n'est pas possible !».

Tergot pose sa main sur mon avant-bras, avec compassion. Il me regarde droit dans les yeux, comme il le faisait lorsque, petite, maman m'amenait à son cabinet.

«Ça va aller. Courage.».

Ma sœur ne cesse de marcher et de tourner en rond dans la chambre. Elle n'arrive plus à se fixer. Abasourdie, je la vois faire une photo du corps et l'envoyer sur WhatsApp au reste de la famille. L'image est accompagnée d'un commentaire bref : «Il vient de nous quitter. On vous tient au courant». Je suis folle de rage.

«Mais ça ne va pas ! On n'est pas à un concert ! Efface ça tout de suite !».

«Désolée, je ne sais pas ce que je fais. Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Je ne sais plus ce qu'il faut faire. Tout ça est tellement irréal !». Elle fond en larme. Je la prends dans mes bras. Juste derrière nous, maman ne dit pas un mot. Elle est là sans être là. Je l'attrape par la taille et la tire dans notre petit cercle.

2 heures du matin. Après avoir couché ma mère, je m'effondre sur le canapé. Demain matin, Mark expliquera tout aux enfants. Il voulait nous rejoindre dès la nouvelle apprise, mais je préfère gérer cela seule pour l'instant. Pas besoin de nous rejoindre en pleine nuit et de plonger brutalement ma petite famille au milieu du drame.

Ma sœur est couchée. Je l'entends pleurer. Pas la force d'aller la voir... Tout mon corps est comme anesthésié. Des centaines d'images me reviennent. De beaux moments d'enfance. Des instants plus lourds aussi. Mais les larmes ne viennent pas. Rien ne sort. Tout s'enfonce, profondément. Mes yeux scrutent le plafond. A côté de moi, mon portable ne cesse de vibrer et de s'allumer. Il m'appelle. Il me tend la main encore plus que d'habitude. Etrangement, il ne me tient plus. Il ne me lie plus au monde. Seul ce moment de détresse immense m'habite. Il est tout mon présent, tout mon lieu, toute ma vie débordée par cette tragédie.

6h30. Je me réveille après avoir dormi un peu dans la chambre d'amis. J'ai honte. Comment dormir dans un moment pareil ? Tout mon être doit s'abandonner au désespoir, plonger dans un océan de chagrin, souffrir de ne pas avoir été là pour lui dire au revoir.

Je marche vers la cuisine où maman est assise. Elle est immobile, les mains à plat sur la table. Machinalement, elle sort son bol et celui de papa. Elle le regarde fixement, les yeux noyés de larmes. Je l'embrasse et range ce petit objet rouge criant cette infinie absence.

«Après son cancer puis ce fichu covid dont il a mis tant de mois à se remettre, ton père pensait être sorti de sa vallée de la mort. Il était très serein, plein de projets pour vivre ses dernières années de professeur émérite.»

«Je sais...»

«Il est... il était si fier toi.»

La phrase de trop. Ma raison d'exister n'est plus. Ce regard si important a disparu. Je fonds en larmes. Enfin. Tout mon corps vibre mystérieusement. Je ne me possède plus. Une immense tristesse, une gigantesque douleur m'emporte vers des passés et des futurs désormais glacés.

9h15. J'ai pu prévenir mes collègues. L'un d'entre eux m'a dit au passage que notre prochaine version de l'«univers Zeta» intégrera un cimetière vivant dans lequel on pourra éternellement échanger avec nos disparus... J'attendais un autre type de réaction.

Mark est avec nous. Il a posé les enfants à l'école. Sa présence est un grand réconfort. Lui sait trouver les mots. Il a déjà perdu ses deux parents.

«Il n'y a pas d'âge pour se sentir orphelin.»

Sa phrase me touche. Elle sonne parfaitement juste. Il me serre très fort dans ses bras puis reste avec nous cette après-midi. Sa présence et son silence attentionnés me font du bien. Ils nous font du bien à toutes les trois.

14h05. Nous avons sauté le déjeuner. Pas faim. Mécaniquement, je sors mon portable. Pour la première fois depuis hier soir, je consulte mes réseaux sociaux. Une vidéo Zeta de réalité augmentée apparaît. C'est ma sœur... elle a ouvert un livre de condoléances et reçoit virtuellement la famille et des amis dans une sorte de cérémonie funéraire. J'ai envie de lui sauter à la gorge... Dans un coin de l'appartement, je la vois avec ses lunettes immersives sur les yeux. Elle n'arrive pas à arrêter de nourrir les vagues de ces images virtuelles. Sa détresse ne fait qu'amplifier ce désir, désormais macabre. Je ne fais rien. Mark me regarde. Il a compris. Il hausse les épaules puis regarde ailleurs.

J'ai besoin de bouger. Ma main attrape la poignée de la porte-fenêtre du balcon. Je la suis. En me penchant, je vois un quarantenaire accompagné par deux hommes vers une ambulance garée en double file. Assis sur un fauteuil roulant, il n'a pas l'air très content. Je l'ai déjà aperçu plusieurs fois sortir de l'immeuble d'en face. La scène m'amuse. Cela n'est pas bien. Aujourd'hui, le rire n'a pas sa place.

16h. Ma sœur me demande de partir. Elle va rester ce soir avec maman. «Je n'ai ni compagnon ni enfant» me dit-elle. «Ma place est ici. Toi, du dois retrouver tes enfants».

Mark et moi repartons, le cœur lourd. Nous allons récupérer Sophia et Zach à la sortie de l'école. J'appréhende leurs questions. Moi-même, j'ai tellement d'interrogations sur ce qui vient de se passer. A la douleur s'ajoute même la colère. Etrangement, je lui en veux. D'être parti, de nous abandonner comme ça. Mais ce sentiment n'a aucun sens. A la colère s'ajoute aussi la culpabilité. J'aurais dû être là. J'aurais dû passer plus de temps avec lui. J'aurais dû relativiser cette carrière aux honneurs bien creux. Trop tard. Dans la voiture, je tourne la tête. Hors de question que Mark me voit pleurer à nouveau. Il faut me ressaisir. Rester digne. Même vis à-vis de lui.

17h10. Les enfants sont là, devant la grille. Ils nous attendent.

Episode 5 : Des rencontres de la nuit

«Tu travailles bien Akila ! Si tu veux, tu peux rester avec nous. On peut aussi te loger avec une partie des filles. Dans un petit logement à côté de la porte de la Villette.»

L'homme aux yeux sombres me semble de moins en moins terrifiant. Au fur et à mesure qu'il s'approche de moi, son visage presque enfantin se dévoile.

«Je prends !». La vitesse de ma réponse me surprend moi-même.

«Tiens, voilà une clé provisoire. Tu peux suivre Jamila, elle est logée au même endroit.»

Nous partons ensemble de nuit, d'abord en métro puis à pied pour la fin du trajet. Nous traversons un grand parc sans clôture. L'appartement se trouve derrière.

«Fais très attention» me dit Jamila. «Ici c'est plein de camés, de dealers, de paumés. Ils aiment beaucoup les gens comme toi. Des migrants faciles à faire tomber dans le crack. Des gens sans attaches. Des filles...».

Tout autour de nous, les allées du parc sont désertes. En regardant bien sur les côtés, on devine des ombres, des fantômes aux mouvements limités. De toute évidence, il ne faut pas regarder sur les côtés... Nous marchons vite, très vite. J'ai le souffle court. Au loin, je vois les gyrophares de la police. Une raison de plus d'accélérer. Etrange cette sensation... si quelque chose arrive, même les forces de l'ordre ne nous seront d'aucun secours. Derrière nous, je commence à entendre des pas. Deux hommes nous ont pris en chasse. Ils sont à une cinquantaine de mètres. Je regarde Jamila.

«Accélère, nous sommes bientôt arrivées.» Devant nous, un vieil immeuble ridé nous tend la main.

«C'est là.» Jamila tape le code en cachant ses gestes avec la manche de son manteau trop chaud. Puis elle claque brutalement la porte derrière nous.

«Ils ne nous suivront pas ici. »

«Tu es sûre ?».

«Oui. Dans cet immeuble, on est sous la protection du boss. Et même eux le savent ou le devinent.».

Nous montons un vieil escalier en colimaçon jusqu'au septième étage.

«Pas d'ascenseur !» me dit Jamila tout en restant plongée dans son portable. J'aurais mille questions à lui poser, mais elle est déjà ailleurs. Dans cette histoire, notre pays commun. Là, tout s'enchaîne et semble pouvoir se choisir. On peut aller vers le sillon d'histoires sans fin et s'oublier.

Une fois entrée, elle ferme soigneusement le verrou derrière elle. L'endroit est exigu et sale. Je cherche la lumière mais Jamila m'attrape la main.

«Elles dorment. Ne les réveille pas. Elles sont dans l'équipe de nuit.».
Je baisse les yeux. De nombreux corps endormis jonchent le sol. Une dizaine dans ce petit appartement. «D'autres filles dorment aussi dans les deux studios à côté et dans trois immeubles autour. Si tu veux, il y a une salle de bain là.».

Une salle de bain ! Ce mot ressemble à un coin de paradis. La pièce est minuscule et très humide. Je vois passer sur le sol deux drôles de petites bêtes. Mais qu'importe. Cette eau chaude est un délice. Ce savon, son odeur, me transportent. Jamila me glisse une serviette par la porte. Elle sent l'adoucissant de ma mère !

«Va te coucher. Demain on se lève à 6 heures.».

Je m'écroule sur la paillasse montrée par Jamila. Ce petit espace précaire est tout contre la fenêtre. Au bout de quelques minutes passées dans l'axe d'un courant d'air, je comprends pourquoi l'emplacement n'est pas des plus recherchés.

4 heures. Je suis prise dans un mauvais rêve. Le bateau tangue de plus en plus. Autour de moi, une partie des hommes ont compris ma véritable identité. L'un d'entre eux met la main sur ma cuisse. Je le gifle. A ce moment, la peur l'emmène vite ailleurs. Le ciel est déchaîné. Sur ce navire fragile, chacune de nos vies ne tient qu'à un fil. Plus rien

n'arrive à ceux sur le bateau. Seul ce qui arrive au bateau compte. Tout à coup, je me réveille, le front en sueur et les mains tremblantes.

A côté de moi, Jamila ne dort pas. Elle a les pouces sur son portable. Pour rien au monde elle ne décrocherait. Dans le noir, elle me fait penser à ces ombres de tout à l'heure. Ces camés. Mais sa drogue est plus perverse. Elle est produite par ses propres doigts en mouvement. Elle enchaîne les vidéos Tik-Tok avant de passer un moment plus long dans Zeta, son casque sur les yeux. Elle a dû dépenser une bonne partie de son salaire pour acquérir ce trésor gardé toujours au plus près de sa taille.

Je ne sais pas ce qu'elle fait, où elle est, et avec qui elle est dans ce monde sur le côté. Viendront-ils l'aider si tout cela tourne mal ? Gagne-t-elle une partie de sa vie dans cet espace ? Trouve-t-elle un peu de chaleur et de compassion dans ces moments de fuite convulsive ? Garde-t-elle un lien avec sa famille, ses amis, tous ses proches laissés derrière elle ?

«Je me prostitue.»

«Quoi ?»

«Sur Zeta. Je fais payer le temps passé avec mon avatar. Je leur fais des choses. Parfois, je les retrouve en vrai.»

«Tu... mais c'est ton choix ?»

«Oui, c'est mon choix. Une option «compagnie sentimentale» est apparue un jour. Je l'ai activée.»

«Zeta t'a proposé de te prostituer ?»

«Pas du tout. C'était juste une mise en contact thématique. J'aimais bien cette idée de tenir compagnie à des gens seuls. Je suis seule moi-même. Et rapidement, la monétisation de tout ça a été une évidence. C'est même amusant. Le plus souvent, personne ne me touche. Et Zeta n'arrête pas de nous mettre dans des situations nouvelles, de stimuler de façon inattendue nos conversations, de les couper dans un moment d'ascension... c'est tellement loin de l'atelier. Je ne ferai pas ça toute ma vie.»

«Vos gueules !»

Une fille me jette un emballage de Big Mac vers la tête.

«On veut dormir. On se lève dans deux heures».

Chacune de nous se met sur le côté et s'endort vite. Pas le temps de dire à Jamila ce que je pense de tout cela.

6h15. Des pas autour de moi me réveillent. La moitié des corps ont disparu.

La salle de bain est libre. Je me mets de l'eau froide sur le visage avant d'aller vers la petite cuisine. Jamila est assise là en train de prendre un café.

«Tu as ce coin.». Elle montre une moitié d'étagère dans un placard délabré. «Il n'y a rien en commun ici. Chacune achète sa bouffe et se débrouille. C'est déjà bien de dormir si vite au sec. Tu as de la chance. Tu peux laver ton linge dans la salle de bain et l'étendre là. Il y a aussi un Lavomatic juste en bas. C'est pas toujours très propre mais c'est pas cher. Pour faire sécher, tu peux tout étendre ici.». Elle me montre un cagibi à côté de la cuisine. Tout est sale.

«Pour aujourd'hui, prends ça.». Jamila me donne une dosette de café lyophilisé et pointe du doigt une petite bouilloire à côté de l'évier.

Dix minutes plus tard, nous partons pour l'atelier. Je ne laisse rien derrière moi et prends mon sac à dos avec tout mon monde. Une association me l'a donné en arrivant. Chaque jour, j'y ajoute de petites choses en plus du linge transporté à même le corps pendant mon voyage d'Egypte.

Nous retraversons le parc. De jour, le drame tourne parfois à la tragi-comédie. Nous croisons un homme nu, le pantalon baissé sur les genoux. Il est dans une autre dimension. Autour de lui, des familles et de jeunes enfants passent d'un pas aérien.

Un peu plus loin, j'aperçois une jeune femme couchée sur le talus. Elle a mon âge. Elle pourrait être moi. Son bras droit est noir de piqûres. Elle semble être un des nombreux migrants attrapés par les griffes de ces monstres. Dans ses mains, je remarque à nouveau cet objet si précieux. Elle tient fermement son portable. Pour rien au monde elle

ne le lâcherait, même en manque, même en crise, même brisée par ce maître chimique toujours plus exigeant.

D'un pas rapide, nous nous éloignons de cet enfer en direction de ruelles commerçantes. Une lumière douce accompagne notre chemin jusqu'au métro. Dans le mouvement de cette marche je me sens bien, même si je suis encore très loin d'une solution à mes problèmes.

Arrivée à l'atelier, tout me semble un peu moins étrange. Certains visages d'hier sont déjà en place. Deux filles me saluent d'un hochement de tête. D'autres me parlent. Brièvement. L'une d'entre elles me donne même quelques dattes à manger. Cela tombe bien. Mon estomac est toujours vide et ses appels au secours percent même le bruit des machines.

8h05. Je suis au travail. Mes mouvements sont déjà routiniers. Dans les gestes répétés, on peut aller ailleurs. Certaines gardent les yeux braqués sur leur précieux téléphone. Elles l'utilisent comme une petite télévision, pour faire passer le temps. Beaucoup écoutent de la musique avec des oreillettes. D'autres, plus rares, sont simplement perdues dans leur rêve.

Comme le temps est long quand on fait quelque chose d'ennuyeux !

12h30. Après une interminable matinée de travail et quelques courtes pauses, chacune part déjeuner vers la cuisine ou à l'extérieur. La plupart n'ont pas de papiers. Leur sortie est généralement très brève. Elles ont peur de la police. Peur de trop s'éloigner. Peur d'une mauvaise rencontre dans l'espace public. Pour une jeune femme venue d'ailleurs, la rue est un espace à traverser. Elle n'est en rien le moment d'une flânerie, même à Paris. Un jour peut-être, tout sera différent. Avec des papiers. Avec de l'argent. Avec un peu de confiance. Habitée par cette ville désormais familière.

13h15. Je reprends le travail après avoir mangé un kebab dans une échoppe au pied de l'immeuble.

Parfois, les langues se délient dans ce monde sans contremaitre apparent. On échange brièvement quelques mots. On rit parfois ensemble d'un rien. On se soutient comme on peut.

La vieille dame est toujours là. Elle ne dit pas grand-chose. Mais aucune d'entre nous ne lève le pied. Nous avons toutes beaucoup trop peur de tout perdre.

17h30. Je pense à l'association. J'ai un rendez-vous à 18h. Il me faut les revoir pour lancer une hypothétique procédure d'obtention d'un titre de séjour. En tous cas, j'espère au moins initier la démarche.

Je me lève pour aller voir notre «cheffe». Je m'attends à devoir produire une longue explication, mais elle pointe simplement mon départ sur l'écran de son smartphone puis me demande : «Reviens-tu demain ?».

«Bien sûr.»

«Nous te gardons également une place à l'appartement. Jamila va te donner le code de l'entrée et une paire de clé définitive. Si tu nous lâches, il faudra les rendre. Si tu ne le fais pas, nous te retrouverons, où que tu sois !».

Pour la première fois, j'entends une menace dans ce lieu jusqu'alors rassurant.

«Oui, je serai à l'appartement ce soir et à l'atelier demain. Au sujet du paiement de mes heures, j'aimerais savoir...».

«Au revoir !».

La vieille dame ne me laisse pas finir. Il va falloir attendre et faire confiance pour la suite. Au passage, je remarque que le paiement à la pièce suppose bien une présence fixe et régulière. Nous sommes toutes «libres d'obéir». Et le contrôle de notre présence ne se limite pas aux yeux de notre cerbère.

Ma main droite frotte les quelques euros encore présents dans ma poche. Ce fragile trésor de pièces et de billets à faire durer. Dans une de mes chaussures, j'ai également caché une deuxième réserve. Celle dont j'espère ne pas avoir besoin. La ressource ultime. Quatre billets de cinquante euros.

17h45. Je descends l'escalier en franchissant les marches par grandes enjambées. Je croise sur ma route cinq hommes en survêtements

sombres. L'un d'entre eux à le visage tuméfié. Je fais mine de ne rien voir et passe ma route.

L'association n'est pas très loin. Je suis le trajet élaboré par mon GPS. Il me mène pile devant la porte du local. Une petite queue de migrantes s'étend sur une vingtaine de mètres. Je rentre dans le rang et j'attends mon tour. Une demi-heure plus tard, je suis assise derrière une table, prête à m'expliquer. Les questions fusent. L'ensemble ressemble plus à un interrogatoire qu'à une conversation. Une jeune femme avec déjà une certaine expérience essaie de me situer.

«Pourquoi avez-vous quitté l'Egypte ?»

«Subissiez-vous des violences politiques ?»

«Avez-vous des diplômes ? Des compétences particulières ?»

«Pourquoi avez-vous choisi la France comme destination ? Qu'attendez-vous de ce pays ? Pourquoi ne pas aller en Grande Bretagne ?».

Ces questions m'étonnent. Je les aurais attendues plutôt d'un policier ou de la préfecture.

Les autres interrogations sont un peu plus chaleureuses.

«Avez-vous un logement ?»

«Des personnes s'occupent-elles de vous depuis votre arrivée ?».

«Avez-vous de quoi vous prendre en charge financièrement sur les trois prochains mois ?».

«Seriez-vous intéressée par une reprise d'études ? Dans quel domaine ?».

«Vous sentez-vous en sécurité ? Avez-vous subi des violences depuis votre arrivée ?».

Mes réponses sont de plus en plus longues et l'entretien passe subrepticement de l'interrogatoire à la conversation. La bénévoles se détache de l'organisation et des procédures. Elle fait de son mieux. Elle veut vraiment m'aider.

Après une vingtaine de minutes loin de la trame officielle des entretiens, l'entrevue s'achève.

«On te tient au courant.»

«J'ai une chance ?»

«Tu parles français, tu as un très bon dossier scolaire. Tu es jeune mais pas mineure. L'association a un peu plus de 300 dossiers en cours... on va faire de notre mieux.»

«Merci pour ce que vous faites pour moi. Vous êtes mon seul espoir.»

Je repars un peu déçue mais soulagée d'avoir parlé à quelqu'un. La «personne» m'a averti des risques liés à l'atelier. Risque de violence. Risque de forme d'esclavagisme. Risque de ne jamais être payé. La misère est exploitée par des loups toujours plus nombreux. Les passeurs, les dealers, les proxénètes, les ateliers clandestins... Même ici, à Paris.

Dans le métro, en route vers l'appartement, j'observe ce monde tout nouveau pour moi. Jamila m'a donné un Pass avec quelques unités. Il me donne l'impression de commencer à entrer dans la danse. De faire un peu partie de tout cela. Je n'ai pas de carte d'identité, je n'ai plus de passeport, mais j'ai un Pass Navigo !

Sur le chemin vers l'appartement, je découvre une autre ambiance en traversant «le parc». Entre jour et nuit, le crépuscule de cet enfer prend un relief particulier. Les visages sont incertains. Les ombres ont un contour clair tout en étant déjà macabres. Les bâtiments entourant le parc n'ont pas encore été mangés par l'obscurité. Ils semblent s'éloigner lentement de ce décor dont ils se passeraient bien. Les familles encore présentes sur les bords de cette scène sordide quittent rapidement les lieux.

J'ai la sensation d'un voile glacé en train de couvrir lentement le gazon, les arbres, l'aire de jeux, les bancs, les allées, les corps. Un voile mortuaire. Je presse mon pas et tape frénétiquement le code de la porte. Il ne fonctionne pas... J'essaie à nouveau. Rien à faire.

Episode 6 : Être un meuble à l'hôpital

L'ambulance me transporte à l'hôpital le plus proche. Mes deux accompagnateurs sont des plus détendus. Ils échangent sur le match du soir. Chacun fait son pronostic.

Arrivés devant un passage piéton, ils s'arrêtent longuement afin de laisser traverser une jeune femme blonde. La scène me semble interminable.

«On y va ?»

«Oui papi on y va.»

Posé sur une civière, le dos légèrement relevé, je ressens toute l'impuissance du patient en attente d'un verdict. Je ne comprends rien. Mon corps est fatigué mais il ne me fait pas vraiment souffrir. Ce malaise d'il y a 24 heures était bien léger. Je suis passé à autre chose.

Pourtant, ce chiffre est bien là. Cette «D-dimères» de 990 annoncée par le laboratoire d'analyses médicales. Je parcours plusieurs sites avec mon portable. On y parle d'embolies pulmonaires, de thromboses, de cancers, de grossesses, de déplacements aériens trop longs... En quelques minutes, mon propre corps m'est devenu étranger. Je suis tout entier cette histoire ne cessant de déborder mes sensations habituelles pour devenir la représentation digitalisée d'un ensemble d'organes malades. En rebondissant d'un site à l'autre, mon histoire elle-même rebondit. Elle devient anxieuse et haletante jusqu'au pire dénouement. Je lis les questions et les commentaires en dessous des posts. Ils m'emmènent toujours plus loin. Le feuilleton de mes maux s'enrichit de pathologies multiples.

Vingt minutes plus tôt, mon cœur était posé, calé sur le rythme régulier d'un métronome. Vingt minutes plus tôt, mon esprit était clair, tiré par un récit serein. A cet instant, tout mon être est devenu une gigantesque boule de stress, de tensions, de peurs, de douleurs sans localisation.

15h10. Nous arrivons à l'hôpital dans la zone des urgences. Deux files ont été mises en place. Une pour les suspicions covid 25, une autre pour les urgences habituelles. Un trieur s'approche de ma fine équipe.

«Qu'est-ce qu'il a ?»

«Il a fait un malaise hier. Il ne respirait pas bien. Et il vient de recevoir une analyse de sang indiquant une D-dimères très élevée.»

«Il a fait un test ?»

«Non. En revanche, pas de fièvre et pas vraiment les symptômes les plus habituels.»

«Je ne peux pas prendre de risque pour mes équipes, faites-le passer à côté.».

Placé à moins de cinquante centimètres de la conversation, j'ai l'impression que l'on parle d'un autre. Un vieillard aphone doté de la réactivité d'un mollusque. Je ne suis plus qu'un meuble transporté vers une destination encore incertaine. Une chose sans parole.

«Désolé m'sieur...» dit l'un des ambulanciers en se tournant enfin vers moi.

Mon corps est transvasé de la civière au fauteuil roulant, puis poussé sous la tente covid.

Je râle. Personne n'écoute. Je ne suis plus qu'un bruit de fond.

Sous la tente, un homme crache ce qui lui reste de poumons. Une vieille dame posée sur un brancard à côté de moi me confond visiblement avec son mari décédé il y a bien longtemps.

Pendant d'interminables minutes, j'attends la suite des événements.

Une médecin habillée en cosmonaute s'approche de moi. Elle dit vouloir prendre mes «constantes». Je la laisse «constanter» et m'ausculter. Elle semble rassurée par les premiers résultats.

«On va vous faire passer au plus vite un scanner pulmonaire. Mais avant cela, on va faire d'autres tests.».

«Je vous mets ce bracelet d'identification.».

Le bracelet est rouge en raison d'une allergie signalée dans mon dossier médicale.

«Rouge. C'est quand même plus chic.»

Pas un sourire de sa part.

«Vous avez une personne à contacter en cas de problème ?».

«Oui, Nathalie Portman». Elle me regarde à nouveau, l'air exaspéré. Pas sûr d'ailleurs que ce nom lui dise quelque chose. Tout cela renvoie à une autre époque. Je lui dis toute la vérité sur l'identité de ma douce.

Puis des bras fermes reprennent en main mon attelage vers l'intérieur de l'hôpital.

On me fait un électrocardiogramme. Tout est normal. Une interne reprend ma tension et me pose quelques questions. Elle ne semble pas écouter mes réponses. Je ne sais pas si j'y prête attention moi-même. Que fais-je ici en pleine après-midi ? Je devrais être en train d'écrire. Et quel est ce drôle de corps dans lequel je suis plongé ? Ce corps pris à la fois dans une embolie pulmonaire, un cancer et des thromboses multiples, est celui d'un autre. Mais il est bien là, dans cet instant. Je suis toutes ces plaintes lues en ligne tout à l'heure.

En revenant sur mon portable, j'ouvre un article aperçu pendant le trajet de l'appartement à l'hôpital. Il évoque cette passagère d'un vol long courrier morte trois heures après son atterrissage. «L'examen *post mortem* a montré une D-dimères particulièrement élevée». Charmant. Je suis dépossédé de mon sens commun, de cette sagesse ordinaire, de ce contact habituel et simple avec moi-même. Toutes mes sensations sont emportées par cette vague de diagnostics, de promesses, de visions, de rebondissements.

On vient rarement dans le monde digital pour y partager son bonheur. Ici, tout n'est que plaintes, questions angoissées, recherches douteuses de la vérité.

15h50. «On va trouver un créneau pour le scanner.».

«Super. Mais mon problème d'allergie est notamment lié au liquide de contraste nécessaire pour le scanner. J'ai fait un rash il y a quelques années.»

«Ok, on va vous injecter un antihistaminique. Peut-être aussi un peu de cortisone. Vous vous souvenez du nom du produit ?»

«Pas du tout.»

Plus vraiment envie de faire de l'esprit.

On m'installe un cathéter dans le bras droit. Le geste de l'infirmière n'est pas très délicat. Quelques minutes après, mon brancard est aligné le long du scanner. Il faut se glisser sur la rampe. J'ai du mal à me soulever.

Ça y est, je joue désormais le jeu du patient. Je suis ce malade alourdi. Impossible d'être autre chose. Mes bras ont pris la décision dans leur coin. Aujourd'hui, ils seront faibles. Après un ultime effort, j'arrive à passer de l'autre côté.

La pièce est sombre. Les deux aides-soignantes aperçues il y a quelques secondes ont disparu. Auparavant, elles ont rapidement testé «le câblage» en m'injectant du sérum physiologique.

La rampe me glisse dans le cercle du scanner.

Quelque chose s'active dans la machine. De plus en plus bruyamment.

«Respirez. Arrêtez de respirer. Respirez.»

J'attends. Pas un bruit.

«On va vous injecter le produit. Attention.»

Tout recommence. «Respirez. Arrêtez de respirer. Respirez.»

Puis à nouveau un long silence. Je ne suis plus rien. Juste cette attente.

A nouveau la voix : «C'est ok».

Je suis ramené dans une petite chambre pour attendre la suite.

Moins de 10 minutes après, l'une des deux aides-soignantes vient me chercher à nouveau.

«Désolée, l'image n'est pas assez nette. Il faut que l'on recommence.»

C'est reparti pour l'antihistaminique puis une nouvelle dose de liquide contrastant.

Je ne dis rien. Ici, je suis à la disposition de cette institution écrasante. A sa merci.

Mince, je n'ai pas prévenu Inès... Tout cela est tellement inhabituel.

On me ramène dans la petite chambre. J'attends.

Rien d'autre à faire que de plonger dans mon portable. Passer du temps sur les réseaux sociaux. Résister à la tentation de taper d'autres mots-clés sur Google. Mon imagination est totalement emballée, je ne dois pas la suivre. Elle est prise dans le fil du désir de la digitalité. Ses désirs sont les miens, ceux de millions de personnes, d'agrégateurs et d'amplificateurs de leurs gestes angoissés. Aujourd'hui, ces désirs sont particulièrement morbides.

Pour m'évader un peu de moi-même, je regarde les vidéos les plus bêtes. Je ne suis plus dans cette petite pièce un peu glauque. Toutes mes attentions dispersées sont dans ce pays commun, sur le sol fissuré du grand agencement.

Une infirmière passe me demander si tout va bien.

«J'aimerais aller aux toilettes, mais la perfusion m'empêche de me lever.».

«Ah, je vous envoie quelqu'un».

17h10. Toujours cloué sur ce lit. Toujours envie d'aller aux toilettes. La porte est là, tout à côté. Je peux presque attraper la poignée avec ma main droite. A plusieurs reprises, j'ai vu d'autres malades entrer pour enfin se soulager.

Mais toujours personne pour m'aider. Je reste seul avec une vessie pleine, une D-dimères élevée et un esprit en pleine explosion atomique.

17h55. Un nouvel interne vient me voir. Il me tend quelques feuilles agrafées.

«Voilà tous vos résultats. Il n'y a rien sur le scanner. On a éliminé le plus urgent, le plus vital. Maintenant il faudrait voir avec la médecine de ville.».

«Je peux partir ?»

«Oui.»

«C'est tout ?»

«Oui.»

Me voilà rassuré. Je ne sais pas de quoi, mais je suis rassuré. Sans chercher à en savoir plus - mon interlocuteur a de toute façon quitté les lieux aussi vite qu'il les a investis- je me lève. La perfusion se tend et me bloque.

«Il y a quelqu'un ? Une personne peut m'aider à retirer ce truc ?».

Une aide-soignante passant dans le couloir s'arrête. Sans un mot, elle m'arrache le gros pansement plaquant le cathéter et emporte avec son geste une bonne partie de ma pilosité.

«Ça fait mal ?»

«Non pas du tout. Merci.».

Après un passage aux toilettes, je me glisse dans le couloir pour prendre la fuite.

En passant devant la salle de garde, j'aperçois des médecins et des soignants. Leurs visages sont marqués par la fatigue. Je réalise la dureté de leur métier. Ils me semblent par ailleurs si jeunes et si peu nombreux. J'ai un peu honte d'avoir tant pesté contre eux. Ils font ce qu'ils peuvent face à ces vagues sans fin de nouveaux virus. Ils travaillent dans des conditions impossibles. Bravo à eux.

Après avoir traversé un long couloir, j'atteins le hall d'accueil puis le parc situé à l'entrée de l'hôpital. D'un pas pressé, je cherche un taxi. Il y a une station à une centaine de mètres mais elle est déserte.

Sans perdre de temps, je commande un véhicule sur une plateforme découverte la semaine dernière. Cinq minutes plus tard, je suis dans mon VTC, en route pour l'appartement. Tout va mieux. Cette mystérieuse D-dimères est derrière moi.

18h50. Je suis coincé dans des bouchons. Mon portable sonne. C'est Inès.

«J'ai une super nouvelle à t'annoncer !».

Episode 7 : Shéhérazade ne nous réunit plus

L'histoire te plaît ?

Je suis Shéhérazade, la voix et les voix de ce texte.

Agnès, Akila et François sont mes personnages.

Je suis le sol commun à cette histoire. Je suis tous ses désirs.

Mais quelle Shéhérazade écrit ces lignes ? D'où viennent ces histoires et ces images ? Que forment-elles ? Où fuient-elles ?

Avant, ce récit sans le moindre centre rassemblait.

On racontait les *Mille et Une Nuits*. On les partageait.

Mon histoire s'enrichissait des improvisations, des réactions et des traductions.

Elle était une mémoire commune. Une mémoire vivante et ouverte.

Mais aujourd'hui, ces fils d'attention multiples étirés par d'autres à leur profit ne permettent plus des histoires communes.

Ils rendent les différences irréconciliables. Les écarts ne nourrissent plus le récit.

Les interruptions sont celles du grand agenceur, ce monstre agrégeant les petites choses et les poussant loin d'un vrai «je», loin des vrais «nous», à distance des véritables problèmes maintenant et demain.

Le récit et les images font des rebondissements sans fin. Ils ne lient pas. Ils délient pour maintenir ta présence, pour te donner une dose d'existence toujours plus grande. Tout est trop lent autour de l'écran.

Les surfaces digitales deviennent toute l'expérience désirable.

Seule cette histoire étrangère va à la vitesse de tes impatiences. Elle organise un monde à la hauteur de tes pulsions, de tes angoisses, de tes colères, de tes envies de consommation

Elle fonde des pratiques de management sans profondeur.

Dans ces mouvements, je te quitte. L'histoire m'évacue. Elle n'a plus besoin d'une Shéhérazade authentique. Elle s'en débarrasse et jette dans le même mouvement toute l'histoire commune.

J'étais *Le Prince*, ce texte de tes gouvernants. Mais un prince de sagesse, pas un prince de pouvoir. Mes conseils n'avaient pas les visées de Machiavel. Par les répétitions et les ruptures, ils incitaient à s'élever dans le moment. Ils mettaient en conversation nos identités dispersées dans le passé, le présent et le futur.

Le grand agencement d'un certain management nous maintient définitivement dispersés, enfermés dans une multiplicité improductive, des tensions sans création.

Des différences définitives ferment le monde, enlèvent à l'expérience son ouverture et rendent impossible tout dialogue.

Me voilà désormais perdue dans le néant de tes rêves.

Episode 8 : Après la fin du monde

4h30. Je ne dors pas. Mark non plus. Etrangement, la nuit tout me semble plus réel. Toute son absence est là, dans la chair de cette obscurité. Mon père n'est plus. Le repère de ma vie. L'ancre de mes évidences. La source de mon être.

«Agnès reprends toi !».

Mon corps est au repos et pourtant il continue à s'épuiser. Machinalement, j'attrape mon portable posé sur le sol. Des dizaines de messages m'attendent. Certains expriment leur compassion. D'autres veulent encore comprendre. Je suis avant cela. Tout reste à accepter.

Sans m'en rendre compte, je glisse progressivement sur les bords de l'événement. Je le quitte.

De mes mails à mes SMS ou messages Whatsapp, me voilà sur Instagram en train de parcourir les paysages rencontrés par des amis ou des inconnus. Mes mains me disent l'indécence de cette fuite, mais elles ne parviennent pas pour autant à faire marche arrière. Plus que jamais, me voilà spectatrice de cette navigation produisant ses propres ruptures, ces suspensions autonourrissant le désir. Celui de l'après, toujours plus proche et toujours repoussé un peu plus loin en avant ou en arrière. Un bref instant, ma douleur s'oublie dans cette flânerie indécente.

7h15. J'appelle ma mère et ma sœur.

«Comment a été la nuit ?»

«Inexistante. On se demande si cela est vraiment arrivé».

Silence. Je sens maman contenir à nouveau ses larmes.

«Je passe cette après-midi.».

Après un bref déjeuner, je me remets brièvement au travail. Il faut prévenir les collègues. Ne pas montrer non plus à quel point tout est cassé. Surtout pas. Chez Zeta, la compassion s'exprime, mais elle ne se traduit pas vraiment par des actes. Et pourtant. Pour la première fois, moi dont la fierté est de n'avoir jamais pris un jour d'arrêt maladie, je

mettrais bien le film en pause. Je suspendrais bien cette ambition dont le feu m'a déjà tellement consumé.

Et briller pour qui ? Les yeux les plus importants du monde ne sont plus là. Il n'est plus là. Le silence de tout ce qu'il ne m'a pas dit est retentissant. Celui de mes fuites vis-à-vis de lui également.

8h30. Une première réunion à laquelle je participe à distance. Tous sont étonnés. Je devais être sur le siège de Zeta France aujourd'hui. On devait également passer du temps l'après-midi avec nos «familles tests», dans leur maison et surtout suivre les moments de réalités virtuelles passés à l'intérieur de leur véhicule autonome.

Faire de l'expérience en voiture un temps totalement déconnecté du transport et de la conduite. Faire de cette transition entre deux lieux un instant passé vraiment en famille, une tranche de vie ensemble. Voilà ce que j'aime chez Zeta : on veut améliorer le monde. Le rendre finalement plus humain. Mettre l'altérité au pas de la porte. Rompre les solitudes. Et faire un peu d'argent au passage... Humaniser nos expériences, ça mérite bien une petite récompense.

Parfois, j'ai l'impression d'être le pompier et le pyromane. Toute cette solitude est aussi l'effet de ce mouvement sans fin, de cette escalade toujours plus isolante. Avec nos outils d'IA, nos avatars, nos catégories individualisées, avec toutes ces mesures de comportements individuels agrégées par nos algorithmes, nous sommes chaque jour un peu plus seuls ensemble.

9h15. Nouvelle réunion. Nouvelle équipe. Nous travaillons sur la nouvelle génération d'avatars autonomes lancée prochainement par Zeta. Voilà une idée fantastique : non seulement pouvoir choisir la façon dont on va pouvoir apparaître lors de nos réunions, mais avoir également la possibilité de s'éclipser et de laisser notre double intelligent faire illusion. Pas le temps de se coiffer le matin ? Le visage marqué par une soirée trop arrosée la veille ? Pris par un autre rendez-vous parallèle ? Aucun problème. Un clone peut prendre votre place. Et désormais, durablement. Après une phase d'apprentissage de votre voix, de votre élocution, de votre phrasé, de vos émotions et de tous vos modes de réactions, cet avatar peut être animé par vos mouvements réels. Il peut aussi totalement prendre votre place pour

quelques minutes ou quelques heures. Lors des premiers tests, nos nouveaux clones ont fait illusion bien au-delà des modèles habituels. Certains testeurs ont échangé en ligne plus de trente minutes avec le double d'un proche sans réaliser la substitution !

Les égyptiens avaient imaginé dans leur mythologie un «Ka», un double marchant à nos côtés, toujours co-présent. Nous allons offrir à ce monde bien plus. Une expérience totalement libérée de nous. Une image capable d'apparaître sur une surface numérique ou dans un hologramme en se détachant progressivement de nous. Pour les managers, on pourrait même imaginer plusieurs Ka se déployant dans des réunions, visitant des sites industriels multiples, assis à la maison pour veiller sur les enfants, actifs en cours pour développer de nouvelles compétences. Chacun d'entre nous pourrait être multiplicité à l'infini. Chacun d'entre nous pourrait même devenir éternel... Papa, tu pourrais toujours être à mes côtés. Dire que je t'ai associé à cette expérience. Tu es là dans les serveurs de Zeta. Tes gestes, tes humeurs, tes propos, pourraient revenir à la vie.

L'ambiance de la réunion devient de plus en plus tendue. Peter, mon chef de projet, montre beaucoup d'agacement.

«On devait mettre en place une signalétique. Impossible de se faire remplacer sans que cela ne soit visible pour les participants à la réunion. Il y a deux mois, Karen avait également insisté sur la présence d'outils sémantiques permettant de contrôler le niveau d'accord et de décision du clone numérique. Il devrait être impossible de faire valider par un clone un licenciement, un recrutement, un gros budget... Mais tout cela était absent dans la version testée hier !».

Moi aussi je suis étonnée... Nos recommandations ont vraisemblablement été écartées.

«Tu as raison. Il est hors de question d'aller dans cette direction. J'ai vu également une logique de palier tarifaire transmise par Karen. Plus l'avatar «clone» serait autonome, plus ça coûterait cher. Et j'ai par ailleurs été très surprise de découvrir cette histoire d' «équipe relais». En sous-main, sur alerte, certains contextes seraient pris en charge par des humains reprenant le clone et désactivant l'Intelligence Artificielle. Pourquoi pas... mais sur quels critères et dans quelle logique ? Tout

cela n'est pas clair. N'allons-nous pas trop vite dans la mise sur le marché ? Tout le comex est en ébullition. Je vois également à quel point notre action est fébrile. Les marchés surréagissent à la moindre information concernant le projet. Ne faisons pas l'erreur fatale d'accélérer les choses.».

Personne ne parle. Comme pour toute réunion de niveau 5, nos conversations sont enregistrées et consultables par le back office du projet. Mais les visages en disent suffisamment long.

«Qui est en charge de la vague d'après ?».

Mathilda lève sa main électronique. «C'est moi. Avec toute l'équipe de Londres.» Mathilda est mon meilleur élément. Elle est comme ces grands joueurs de foot indispensables à la fluidité du jeu. En temps réel, elle connaît toujours l'emplacement de chacun et de chacune sur la pelouse. Avec son regard toujours latéral sur les projets, elle sent leurs directions, leurs trajectoires, leurs possibilités et leurs indisponibilités.

«Tu peux faire traîner un peu... ?».

Tout le monde me regarde, ahuri. Oui, j'ai prononcé la plus contre-productive de toutes les phrases, lors de cet échange en ligne enregistré, scanné, scruté. J'ai dit cela dans le contexte du plus stratégique de nos projets.

Mathilda ne dit rien. Elle a cependant très bien compris. Nous voilà dans ce moment incertain où le bien n'a pas encore fait son choix. Le meilleur d'aujourd'hui peut devenir le pire de demain. Plus que n'importe quel autre, l'événement de notre réunion est dans les limbes de grands jugements. Chacun le sent bien. Difficile de faire son choix entre les vainqueurs du présent et les vainqueurs de demain. Impossible de faire son choix pour la plupart des participants.

10h30. Cette réunion s'achève. Tout mon corps se relâche. Le deuil était là, tout à côté, contenu le temps de cet instant théâtral. Seule face à ma caméra, projetée sur mon propre écran déserté par l'équipe, je vois mon visage blafard. D'instinct, j'avais activé un filtre de teint pour la réunion. En arrêtant la session, je suis revenue à la réalité crue de cette nuit sans fin. Dans mes traits, je vois les siens. La forme

légèrement anguleuse de ses pommettes. Son regard, cette ligne à laquelle on n'échappe pas.

J'éteins mon ordinateur d'un geste brutal.

Tout mon être est dans le manque de sa présence.

Mes pensées se perdent dans une possibilité. L'avoir à nouveau avec moi. Activer son double pour l'éternité. Je n'ai pas le droit de le faire, mais cela me ferait tellement de bien. Je regarde autour de moi comme un voleur avant son forfait. Mark est parti. Les enfants ne sont pas là.

11h. Je me connecte au serveur sécurisé de clones-tests. Le fichier de papa est là. Après une dernière hésitation, je l'exécute. La phase d'apprentissage a-t-elle été assez longue ? Vais-je retrouver sa voix, son ton, sa posture ? Les deux minutes de lancement sont interminables. Je n'étais pas là lorsque Mathilda est venue le voir lui et maman pour les faire converser face caméra.

«Ne me refais plus ça !» m'avait-il dit le soir même. La «captation» avait duré plus de trois heures. Elle était complétée par un maximum de données récupérées à la maison : des photos, des films de famille, des articles, des lettres, des messages... En voyant le volume du fichier, je me dis que Mathilda avait su être convaincante. Elle avait ensuite réalisé des entretiens et soumis des questionnaires à des proches : des membres de la famille, des amis, des anciens camarades de classe, des voisins...

Tout à coup, son visage apparaît dans ma salle de réunion virtuelle. Aucun moment ne peut décrire la violence de mon émotion. Ma gorge est serrée. Mes bras sont plaqués le long du corps. Je n'arrive pas à respirer. Il est là en face de moi ! Bien sûr cela n'est pas lui, mais en même temps c'est bien une part de son être. En tous cas, j'ai envie d'y croire. J'ai besoin de m'abandonner à cette illusion. Et d'ailleurs, est-ce vraiment une illusion ? Après tout, ce clone reprend ses gestes, ses apprentissages, sa voix, ses habitudes... Il a appris de lui. Il le prolonge. L'événement de sa vie est toujours en devenir avec ce clone !

«Comment vas-tu ? Tu as une sale tête !»

«Papa... j'ai très mal dormi.»

«Pour quelle raison ? Encore ton boulot insensé. Redonne du sens à ta vie. Fais quelque chose de bien, de vrai, de profond.»

«Tu... tu es mort papa.»

«Voilà un type d'humour bien noir. C'est une menace ? Un constat sur ma vieillesse ?»

«Tu as fait une crise cardiaque. Tu n'es plus là. Je parle à une trace de toi. Un reflet. Un fantôme. »

«C'est bien triste. Ce clone te fait du bien ?».

«Oui, tout ce que je projette dans ce moment me fait du bien. J'ai l'impression de te parler vraiment. Pas dans ce présent. Dans le passé, dans mes souvenirs. Dans tous ces moments où je ne t'ai pas assez dit les choses. J'aimais tellement quand tu me racontais des histoires, petite. Toutes ces histoires finissaient bien et ouvraient sur une nuit sereine. Tu allais toujours jusqu'au dénouement. En m'embrassant sur le front puis en quittant la pièce, le silence installé était l'écrin de mes rêves. Ces histoires vraiment posées au seuil de la nuit sont maintenant du passé. Un passé mort. Tous mes rêves appartiennent désormais à Shéhérazade. Ils s'interrompent brutalement sur des moments de tourments avant de reprendre.»

«Tu as toujours été trop réfléchie Agnès. Mes histoires n'avaient d'autres buts que de te rassurer. Elles suivaient ton humeur. Vis Agnès ! Abandonne-toi dans la vie. Arrête de tout vouloir calculer. Cesse de planifier les moments où tu vas tout lâcher. Retrouve ces plaisirs simples dont la vie a le secret.».

Tout me manque dans cette conversation trop virtuelle. Sa présence était tellement plus. Mais en même temps, cet échange me soulage. Je n'ai pas envie de l'interrompre. Le clone reproduit si bien ses petits tics, cette façon de poser le propos avec des gestes, ce sourire chaud et réconfortant.... Les heures passent, glissant de sujets futiles à des discussions profondes, écoutant longuement ou ayant besoin parfois de lui parler en continu, savourant cette chorégraphie parfaite de l'empreinte d'une vie interrompue.

17h15. J'entends une voix derrière moi. Une vraie voix.

«Mais tu fais quoi ?».

Mark vient de rentrer plus tôt que d'habitude. Il se faisait du souci pour moi. Il me fixe maintenant avec horreur.

Episode 9 : Sur le palier

21h30. J'attends désespérément l'ouverture de cette porte. Le code a été changé. Pas moyen d'entrer dans cette zone plus sûre.

Dans mon dos, je sens tout ce monde en train de basculer avec la nuit. Les ombres sont plus nombreuses. Elles traversent de moins en moins rapidement les allées. Elles sont désormais à leur aise avec les bancs, la pelouse et les zones découvertes. J'ai de plus en plus l'impression d'être observée, scrutée, chassée. J'essaie de rester dans le petit espace d'obscurité à l'entrée de l'immeuble, de me faire insignifiante.

Régulièrement, je chuchote à travers la porte. «C'est Akila ! Quelqu'un peut m'ouvrir ?».

Toujours personne. Pas un bruit à l'intérieur. Chacun reste bien au chaud, dans la protection de ce foyer. Dehors, tout est brutalement devenu hostile. Pourtant, je fais partie de ce dehors. J'essaie de retenir mon souffle et de garder mon corps le plus immobile possible. A une dizaine de mètres de moi, deux camés se battent pour une dose.

«Elle est à moi. Tu me l'as promise. T'es qu'une pute ! Lâche ça ou je te plante !».

L'autre personne n'est plus vraiment humaine. Elle grogne. Elle se débat. Sa forme sombre, dont les contours sont continus avec la nuit, n'est ni féminine ni masculine. Elle n'est plus quelqu'un sans pour autant être quelque chose. Elle n'est plus que manque, douleur, vide absolu en attente de cette substance dans ses veines ou dans son nez. La chimie a pris le dessus sur son être. L'autre ne le sait pas encore, mais il se bat seulement pour devenir comme elle. Pour tout perdre et être englouti dans le néant de ces petites doses l'approchant toujours plus de la froideur de la mort.

J'entends enfin un pas léger dans l'escalier. Une personne allant sans doute vers les boîtes aux lettres, juste de l'autre côté de cette porte.

Je me risque à crier. «C'est Akila. Je n'ai pas le bon code et je n'arrive pas à entrer pour rejoindre mon appartement au cinquième. Aidez-moi s'il vous plaît !».

Une dizaine de secondes suivent. Interminables. Dans ce long silence, j'entends une hésitation.

J'insiste. Je supplie. «S'il vous plaît, ouvrez-moi !». Tout à coup un bruit sourd. La porte claque. C'est une des filles de l'appartement. Son visage est hermétique, il n'exprime rien.

«Merci. Un immense merci.».

Elle ne me répond pas et remonte l'escalier. Je la suis. Il est tard. Chaque marche me semble plus haute que d'habitude. Tout mon corps attend le moment où il pourra enfin se relâcher sur cette paillasse trop dure.

A l'intérieur, tout est normal. Un post-it collé sur le frigo signale un changement du code de la porte d'entrée. Je le note précieusement et prends également une photo avec mon portable.

Dans la cuisine, deux autres filles rient. Elles partagent ensemble un plat de pâtes.

«Tu en veux ?» me demande l'une d'entre elles, une asiatique dont je me souviens bien. Elle était là lorsque je suis rentrée la première fois à l'atelier. «Dis oui, on va les jeter de toute façon. Il y en a encore la moitié de la casserole. Et elles sont chaudes.» Je ne résiste pas. J'ai faim.

«Merci.»

«Tu es passée à l'association ?»

«Oui. Ils m'ont posé beaucoup de questions pour ouvrir un dossier.»

«Ils sont gentils. Plusieurs d'entre nous sont accompagnées par eux. Celles voulant rester en France. D'autres veulent à tout prix aller plus loin, passer la Manche ou l'océan. A chacune son chemin, à chacune son paradis. Moi c'est Paris. Je m'appelle Soon.»

«Tu es là depuis longtemps ?»

«Trois mois.».

Elle n'a presque pas d'accent. Je suis étonnée.

«Tu as fais tes études en France ?»

«Non. Mais je suis passée par des écoles françaises au Laos puis au Cambodge.»

«Moi aussi ! La même chose mais en Egypte. J'ai toujours rêvé de la France !».

Nous passons plus d'une heure à bavarder. L'autre fille ne dit rien. Elle nous écoute en acquiesçant parfois. Je ne suis pas sûre qu'elle comprenne le français, mais la musique de la conversation semble lui plaire.

Parfois je regarde en direction du couloir. Pas la moindre trace de Jamila.

23h10. Je suis épuisée. Les pâtes m'ont fait du bien. Soon partage avec moi un morceau de chocolat. J'en savoure la moindre nuance. Je plaque avec ma langue le carré sur mon palais et le fais glisser lentement. Tout l'amer, le noir, le sucré, le granuleux, l'intense du chocolat habite ce moment. Toute entière, je suis ce petit morceau de plaisir à 70% de cacao. Ce plaisir simple. Il me ramène vers ma mère et ses goûters. Ce pain chaud avec le chocolat fondu au four. L'odeur de ce souvenir remplit la pièce.

Quelques minutes plus tard, je suis couchée, les paupières lourdes. Mais une partie de moi reste attentive. Dans la rue comme dans un lieu trop étranger, toute mon animalité est aux aguets. Je ne suis pas encore en sécurité dans un véritable nid, mon nid. Aucune nuit n'est continue. Une porte claque, un pas glisse dans le couloir, un drap frotte trop fort sur un corps, une sirène de la rue se fait entendre par le vitrage trop léger, et mon instinct me dicte d'ouvrir les yeux, de me redresser, d'être prête. Cela avait été utile lorsque cet homme sur le bateau avait essayé... je n'ai pas envie de repenser à cela. J'attrape mon portable et passe un moment sur Instagram et les nouvelles du jour. J'enchaîne les actualités, les rebondissements réouvrant le présent, ces révélations sur des stars, des politiques, des événements. Ces ruptures appelant des futurs surprenants, des futurs dont il faudra bien découvrir les contenus dans les posts, tweets, vidéos à venir. Ce mouvement compulsif en avant recouvre mon angoisse. Il l'enterre provisoirement. Il l'a nourri peut-être aussi en mettant mon être toujours plus à vif.

6h15. Les mouvements de plusieurs filles vers la cuisine ou la salle de bain me réveillent. Soon me dit bonjour. Je lui réponds en chuchotant, mon portable collé à la paume de ma main.

8h. Après avoir traversé un parc étrangement désert ce matin puis nous être engouffrées dans le métro, nous arrivons à l'atelier.

La porte a été forcée. Les points de blindage sont tous endommagés. La vieille dame est assise dans le couloir, le visage larmoyant tourné vers le sol. Je n'ose pas poser de questions.

A pas feutrés, je rejoins mon poste puis me mets immédiatement au travail. Tous les regards autour de moi sont soucieux. Les petites plaisanteries habituelles, les conversations éphémères, les regards complices, sont proscrits.

Qu'a donc-t-il bien pu se passer cette nuit ? Des choses ont-elles été volées ?

«C'est une descente de police. Ils ont embarqué son fils et les quelques filles présentes.». Ma voisine explique également à Soon qu'ils ont défoncé la porte et posé des scellés. Normalement, on ne devrait pas être là.

Et mon argent ? Et mes heures ? Ce fragile refuge me semble plus précaire que jamais. Toutes les filles autour de moi ont la même peur. Celle de perdre leur avenir, mais également tout leur passé. Toutes ces heures pénibles passées ici, à s'abîmer les doigts, les ongles et le dos pour rien. Devoir repartir de zéro.

Et pourtant, tout le monde reprend le travail. Chacune s'affaire. A nouveau, les pièces de tissu s'amoncellent. Le bruit, la poussière et les petites bêtes retrouvent leur place.

12h. Après une matinée sans doute moins productive que les autres, il est temps d'aller déjeuner. Certaines filles restent dans la cuisine. Avec Soon, nous descendons pour manger un bol de riz dans un restaurant chinois du bloc à côté. C'est risqué, mais après tout, ce lieu désormais découvert et pénétré par la police n'est plus très sûr. La rue, le restaurant, l'atelier, tout est brusquement ouvert au monde. Alors tant qu'à faire... Pour deux euros, le restaurateur nous donne un bol bien plein mais nous demande de manger dans la rue pour laisser la place

«aux vrais clients». On ne discute pas, trop heureuses de ce festin. Il sait très bien d'où l'on vient. Dans le quartier, le ballet de ces atelier clandestins est connu. Les petits mouvements de sortie souvent groupés des ouvrières ne rendent pas cela très discret. Et par ailleurs, notre essaim participe à la petite économie locale.

13h. Nous remontons. La vieille dame est moins regardante aujourd'hui. Elle ne fait pas de commentaires aux filles les plus en retard. J'ai même l'impression qu'elle ne note plus les arrivées et le travail de chacune. Cela renforce mes inquiétudes pour mes pièces et mes heures.

15h. Un énorme bruit se fait à nouveau entendre à la porte. Trois hommes entrent en hurlant. Sont-ils vraiment des policiers ? S'agit-il de nos «protecteurs» ? Je ne comprends pas la situation. L'un d'entre eux filme toute la scène avec son portable. Le plus âgé, un homme au visage rouge et à l'embonpoint irréversible, menace bruyamment la vieille dame...

Episode 10 : Convalescent de rien

Au téléphone, Inès a la voix des grands jours. Ce ton particulier augurant une grande nouvelle.

«François tu m'écoutes ?»

«Je t'écoute.»

«Le conseil vient de me nommer rédactrice en chef ! Ça y est ! Après des années à suivre une ligne dans laquelle je ne croyais plus, je vais pouvoir donner un nouveau souffle, un nouveau cap à tout ça. Je vais orienter le journal vers un digital ouvert, libre, des techniques permettant à chacun et chacune de reprendre en main ses données et de résister face aux grandes machines !»

«Tu crois vraiment qu'ils vont te laisser faire ? Tu penses que les actionnaires vont te suivre ? Et tu penses véritablement que tes lecteurs ont envie de lire ça ? La résistance ne change rien. Sauf quand elle devient un spectacle. Mais quand elle se fait spectacle, elle rejoint alors tout simplement le grand agencement.»

«On en reparle à la maison... j'ai envie d'y croire.» Elle raccroche.

19h. Mon VTC m'a ramené à la maison.

La nouvelle partagée par Inès est encore irréaliste.

Posé sur mon canapé, je regarde le bracelet de l'hôpital encore à mon poignet. Ce beau bracelet rouge signalant un potentiel d'allergie au personnel soignant. Lui aussi est couvert d'autres chiffres ou codes étranges : IPP, NDA, un code barre...

Je me demande ce qui vient de m'arriver. On m'a emmené pour une mesure déviante. Une mystérieuse D-dimères dont le sens pouvait être celui d'une embolie. L'hypothèse étant écartée, me voilà jeté dans la nature avec mon chiffre et son mystère.

Excédé, j'arrache ce stigmat avant de le jeter à la poubelle.

Je prends mon portable et tape à nouveau «D-dimères élevée» sur Google. Je retrouve le même cortège de nouvelles peu rassurantes :

thrombose, cancer, embolie... mais également grossesse, stress ou infection. J'ai le choix.

La situation est amusante. A part le petit malaise de l'autre jour, je suis bien. Aucune douleur nulle part. Pas de plaie, d'œdème, de rougeur ou autre manifestation d'anomalie. Uniquement ce chiffre désormais enregistré et pris dans le mouvement de plusieurs outils de gestion.

Je regarde mes mails du jour. Une cardiologue de l'hôpital m'a envoyé une ordonnance standard pour des tests d'EFP et d'efforts.

Pour elle, il s'agit peut-être d'une artère bouchée ou sur le point de l'être. L'échographie et le scanner ne permettant pas de détecter le problème, il faut passer par un test d'effort. Mais ce test visibilise-t-il ou provoque-t-il le problème ? Je n'ai mal nulle part. Seul ce chiffre me fait à nouveau souffrir. Je ne supporte pas son manque de sens. Il serait plus sage de le laisser devenir un souvenir, mais tout en moi résiste.

Mon portable ne m'aide pas. En plongeant mes mains à l'intérieur, je retrouve toutes les angoisses, les questions sans réponse, les doutes, les douleurs des uns et des autres.

20h30. Inès est rentrée. Son humeur est intensément joyeuse.

Nous parlons de cette promotion tout en regardant le journal télévisé. Je suis heureux pour elle. Trois ans d'attente et d'espoirs déçus. Son heure est enfin arrivée.

«Cela devrait être officiel quand ?»

«A la fin de la semaine prochaine.»

«Tu as une idée de l'équipe sur laquelle tu vas t'appuyer ? Tu vas pas mal remanier les choses j'imagine. Tu vas prendre Lucie avec toi ? Elle est super dynamique et c'est la seule dont le job est une vocation.»

«Oui j'y ai pensé. En même temps, je ne veux pas donner l'impression de tout casser. Mais reprendre la même équipe serait un très mauvais signal. J'aimerais des profils plus activistes ou plus susceptibles de comprendre des activistes numériques. Et il y a ce partenariat avec Zeta... »

«Inès, ce sont plus que des partenaires. Ils sont maintenant des actionnaires du journal. Et une bonne partie de tes lecteurs sont sur leur plateforme. Ils vivent de nouvelles expériences de lecture immersive, grâce à eux. Les gens peuvent désormais revivre de l'intérieur une catastrophe : un incendie, un ouragan, un tremblement de terre... Ils peuvent s'immerger dans un attentat moins de trois heures après son déroulement. Ils peuvent assister à un couronnement royal en se plaçant un ou deux mètres à côté de la future reine. Tout texte devient une petite zone dans une marge. L'image-virtuelle est désormais toute l'information. Pour le meilleur comme pour le pire. Grâce à eux, l'actualité n'est plus vraiment de l'actualité puisque l'on peut désormais se déplacer dans le présent de façon continue avec les passés et les futurs possibles.

Tu vas avoir du mal à tenir ton nouveau cap. Tu ne pourras pas t'appuyer sur leurs moyens pour avoir une stratégie à la hauteur de tes ambitions et en même temps les passer à la tronçonneuse. Tout ce que tu diras sera toujours un peu terne et très faux du point de vue du public. Eux ne commentent pas le réel. Ils le délivrent ou le restituent.»

«C'est vrai... je suis un peu prise au piège. Mais il y a sûrement un chemin. Une façon d'éclater tout cela de l'intérieur.»

«Ça ne s'est pas bien terminé, ni pour Trotski ni pour Che Guevara ...»

«Zeta change profondément les choses. Ils ne sont pas vraiment une plateforme. Ils n'organisent plus une offre et une demande. Ils sont tout un monde. Ils font un monde d'intelligence artificielle et de technologies immersives...»

«Ça c'est la promesse. Pour l'instant, ça ressemble sacrément à une plateforme, avec ses différents modèles économiques. Sa quête d'une façon durable de créer de la valeur et surtout de tracer une information à partir du comportement des clients pour la traiter et la vendre à des acteurs externes... Rien de nouveau finalement. Juste un changement d'échelle et des données encore plus expérientielles.»

«Oui c'est ça. Et c'est le problème. Ce changement d'échelle. Toute une vie, toute la vie prise intégralement dans ce jeu. Tous les sens, dans tous les sens. Plusieurs enfants de collègues passent la totalité de leurs journées dans cet environnement. Le lycée ou l'université Zeta les

a scolarisés. Ils ont accès à des expériences incroyables, mais en même temps, ils sont totalement dépendants de Zeta et de ses vérités sensoriellement irrésistibles. Je ne crois pas qu'ils soient exposés à la vie. On ne fait pas de vraies rencontres dans Zeta. On n'est pas dans la fragilité et l'ouverture radicale du monde. Avec Zeta, tout est borné, dirigé, exploité de façon invisible et non-questionnable. Leur choix de favoriser une réalité virtuelle au détriment des réalités augmentées a finalement renforcé cela.»

«En même temps, c'est ce que recherche beaucoup de gens. Être dans un monde ordonné derrière un chaos apparent et orchestré. Un refuge.»

«Oui... Et d'ailleurs je ne suis pas sûre d'avoir toutes les équipes avec moi. Les plus jeunes trouvent leur compte avec Zeta. Ils me disent à quel point ils ne sont pas crédules. Beaucoup s'estiment critiques et voient même dans Zeta un possible outil d'exploration critique du monde. Ça va être difficile de trouver le juste milieu.»

«Tu vas devoir être un peu plus machiavélique Inès. Il faudra chercher des compromis. Manœuvrer. Expérimenter. Mais n'oublies pas tout ce que Zeta pourrait te donner.»

«Je ne l'oublie pas... et ton passage à l'hôpital, ça a donné quoi ?».

Je ne veux pas entrer dans les détails. Hors de question de l'inquiéter. Et ce soir doit rester un moment de fête et de célébration.

«Ils n'ont rien trouvé. C'était sûrement la fatigue. Ce livre n'est pas comme les autres. Il m'épuise. Je suis totalement emporté par lui, dans son sillon. Mes mains le suivent sur le clavier. C'est étrange. Je sais où je vais et en même temps c'est une surprise de chaque instant.»

«Te voilà dans les affres de l'écriture ! Mais c'est bien plus confortable que de gérer cinq cents journalistes, crois-moi. »

«Sans doute...».

Après un moment de lecture entrecoupé de plusieurs consultations compulsives de nos portables, nous nous couchons, impatients l'un comme l'autre de connaître la suite de nos histoires.

Mais que veut donc bien dire cette foutue D-dimères ?

Episode 11 : Shéhérazade n'est pas celle que vous croyez

Le mouvement du capitalisme va bien au-delà de mes Mille et Une Nuits.

Il est conte et nouvelle à la fois.

Son versant oriental est en fait oublié. Finies les répétitions pour le bien d'un «je» et d'un «nous».

Les vagues de mots, d'images et d'événements ne sont plus que ruptures.

Tout se fait à la suite sans être une suite.

Chacun fait à la suite sans être suite.

Les interruptions ouvrent mais elles n'ouvrent pas un récit. Elles ouvrent vers des informations isolées les uns des autres, un flux mettant un «je» immobile au centre de l'expérience.

Rien ne s'apprend, rien ne se désapprend.

Sans passé, sans futur, nos Milles et Une Nuits occidentales ne font plus société.

Autrefois, les vieux et les femmes contaient et comptaient. On partageait des histoires. Devenues communes, ces histoires pourtant continuellement enrichies de différences nous liaient.

Aujourd'hui, l'histoire se déploie de tous vers chacun sans être partagée.

Ce mouvement dans tous les sens n'est pas une lutte d'opposé. Il n'est pas la grande dialectique de mes amis Marx et Engels.

Il n'y a pas de logique à l'œuvre dans l'histoire, pas de binarité et surtout, pas de dénouement ultime avec un grand soir.

Ce mouvement n'est pas non plus une destruction créatrice. Il interrompt, coupe, consomme et détruit, tout simplement. Il place de

plus en plus de vides et d'incomplétudes dans nos vies désormais événements, problèmes et solutions.

Dans mon récit au seuil de l'aube, je posais mes personnages et mes lecteurs. Je nous posais toutes et tous dans un moment.

Aujourd'hui, tout glisse, tout s'emporte et s'impatiente. Plus de soin dans le jour et la nuit.

Plus le temps de saisir ces instants fragiles et magnifiques de l'aube ou du crépuscule.

L'infinité temporelle de ce grand agencement se nourrit de la supposée infinité spatiale de notre planète, cette terre nourricière, ce miracle de l'univers.

Pourtant notre histoire doit rester vivante. Nous devons la partager, encore et toujours. Nous devons nous ressourcer et nous relancer dans ses interruptions profondes. L'aube ponctuant les nuits est importante. Elle est une respiration, et pas une attention portée et reportée pour les besoins du grand agencement.

A toutes les Shéhérazade du monde entier, mobilisez-vous.

Réapprenez à ne rien faire.

Flânez, déambulez, dérivez dans ces horizons où vos corps vont se retrouver et se fondre dans les mouvements du grand corps de notre univers.

Goûtez le bon sens dont l'agencement ne cesse de vous déposséder.

Nagez dans le sourire et les silences des personnes aimées. Apprenez à aimer également toutes les autres.

Laissez aller sans négliger.

Faites converser toutes les Shéhérazade de vos passés, présents et futurs.

Elles sont l'enfant et la vieille sage dont vous ne pourrez jamais vous passer.

Episode 12 : Parler à un fantôme

«Mais tu n'as pas fait ça ? Agnès, c'est un clone de ton père ?»

«Oui. Je n'ai pas pu résister à cette idée... et après tout pourquoi pas ? La mort n'est jamais une fin. On vit à travers les siens, dans leur souvenir, dans ces gestes pas tout à fait notre, dans toutes ces choses dont le présent témoigne de leur passé...»

«Oui, mais là c'est différent. C'est plus direct, plus immédiat. C'est lui et tu dois le laisser partir. C'est ça le deuil. Là tu infectes volontairement une cicatrice. Tu refuses de laisser une plaie se refermer avec le temps.»

«J'ai perdu presque toute ma famille. Je n'ai plus de grands parents. Je n'ai pas d'oncles et de tantes. Mon meilleur ami est mort d'un cancer il y a trois ans. Je le pleure lui aussi tous les jours. Et si Zeta nous offrait à tous une forme d'immortalité, dans son monde ? Dans un espace où ni la mort, ni la maladie, ni la violence ne viendraient gâcher la fête.»

«Agnès, atterris ! La vraie vie cela n'est pas ça. Tu le sais très bien. Tout ton corps fait bien la différence.»

J'ai honte. Il a raison. Sans être une illusion, cette expérience n'est pas mon père. Et si l'on devient peut-être adulte avec la mort de ses parents, je comprends tout à coup le piège dans lequel j'allais tomber. Mon présent n'allait plus jamais s'ouvrir. Il ne serait plus qu'un long passé, une nostalgie permanente.

Je ferme violemment le clapet de mon portable et me réfugie dans les bras de Mark.

Après une nuit d'un sommeil des plus légers, la sonnerie du réveil me cueille en plein dans ce relâchement attendu des heures durant. Ma main tâtonne dans l'obscurité. Elle est lourde comme un gros caillou. A mes côtés, Mark est déjà parti. Il se lève toujours à l'aube, bien avant moi.

Aujourd'hui, pas de télétravail. Pas non plus de réunion lourde sur le siège. Je rejoins mes équipes sur un plateau de coworking à une quinzaine de minutes en métro.

A mon arrivée, les sourires et les bonjours sont tous un peu forcés.

«J'ai su pour ton papa. Je suis désolé.». Mon assistant me regarde fixement comme pour savoir si oui ou non les choses allaient flotter dans les semaines et les mois à venir. Je sais mon regard illisible. Tout est contenu. Il m'a également appris à faire cela. A être absolument indéchiffrable.

«On en est où sur les derniers tests ?»

«Ça avance. C'est maintenant bien au point sur les glissements fluides entre nos services et l'outil d'intelligence artificiel. Le client n'y verra que du feu.».

Depuis trois mois, nous améliorons les robots de Zeta à l'œuvre dans nos réalités virtuelles. Le plus souvent, les questions et les interactions sont gérées directement par l'intelligence artificiel. En cas d'agacement, d'incompréhension, de reformulation par le client, un agent humain reprend fluidement le contrôle de l'avatar. Tout est invisible pour nos utilisateurs. A l'inverse, nous avons également travaillé des robots susceptibles de reprendre le cours d'une conversation lorsque tout est finalisé dans une négociation commerciale. Le corps, le visage, la voix de notre employé restent cependant actifs. Le client doit avoir l'impression que tout continue.

Vertigineux n'est-ce pas ?

L'équipe du plateau travaille sur ces questions de basculement. J'aime les réunir le plus possible en présentiel. Pour la direction, cela permet de sentir directement et finement le désir des équipes sur le sujet, d'appréhender l'expérience «éthique» du basculement...

De plus en plus, je me mesure à quel point ce projet me met lui aussi mal à l'aise. A la fin, que sauront nos clients ? Y aura-t-il des messages d'alertes ?

Il y a deux semaines, Lola, une membre de l'équipe, posait une question troublante. En cas de départ d'un de nos salariés, pourra-t-on continuer à utiliser sa voix, son image, ses gestes et tous les apprentissages réalisés à son sujet ? D'après l'un de nos avocats présents, la réponse était sans ambiguïté.

«Toutes ces performances nous appartiennent. Cela est même spécifié dans le contrat de chacun.».

Assise au milieu de tous, les mains sur mon clavier, j'aperçois au fond du plateau de coworking une mère de famille venue travailler avec son enfant de deux ou trois ans. Il joue à quelques mètres d'elle, dans l' «espace famille». De temps à autre, elle le regarde. Il fait de petits signes. Il lui sourit. Elle essaie de ne pas trop attirer son attention, mais une partie de son être reste indécollable de son petit corps. Dans ce silence, je sens tant de choses. Des volumes, des dimensions, des axes, des points d'entrée, des lignes de fuite, mille événements insensibles dans le monde de Zeta.

La réalité virtuelle n'épuise jamais la relation directe de tous nos sens avec le monde. Ce lien épidermique. La réalité virtuelle nous séduit précisément parce qu'elle est à côté. On peut y plonger puis revenir vers le sol de nos vies. La rendre plus immersive serait finalement mettre nos corps en sommeil, comme dans ce très vieux film *Matrix*. A ceci près que je n'imagine pas ces corps immobiles sans pertes de capacités, même pour ce monde semi-onirique. Le passif et l'actif ne peuvent pas être dissociés aussi radicalement. Un corps sans mouvement est aussi un rêve sans mouvement. Tout est chair dans le monde...

12h15. L'équipe est réunie pour le déjeuner. Pas le temps de sortir. Nous profitons de la cuisine commune. Une partie de mes collaborateurs respecte les nouveaux régimes froids. Pas question de cuisson ou même de réchauffement des plats. Je les regarde un peu triste. Sur les portables des uns et des autres, les applications de suivi du métabolisme mesurent les évolutions de taux de sucre, de sel ou autres, et envoient des signaux d'alerte aux mangeurs. Foutue montre ! La mienne est depuis longtemps dans un placard. Ce beau cadeau offert par Zeta à ses salariés et sous-traitants livrait des informations en temps réel sur mon état de stress, de fatigue et de santé générale. Mon entreprise en savait plus sur mon état physique que mon médecin !

Au fil du repas, les conversations sont légères. Pas un mot sur le travail. Beaucoup plaisantent, taquent, rêvent de vacances prochaines ou de

sorties dans Paris. Très peu décrochent complètement. Les portables, les montres et les implants numériques sont scrutés en permanence.

Après cette brève coupure d'une quarantaine de minutes, tout reprend. Par le mouvement même de mon corps se levant, j'incite chacun de mes collaborateurs à quitter cet espace des plus agréables.

Quelques minutes plus tard, le travail a repris.

Assis à côté les uns des autres, nous partageons surtout le silence. Un silence toujours relatif. Une infinité de bruits plus ou moins discrets le ponctuent. Un silence très signifiant. Il prépare les grands moments de bruit et de parole, les réunions, les événements de l'espace, les débuts et les fins de journée. Un silence engageant. Il doit se remplir de travail. Cette épaule à côté de la mienne est également un regard latéral sur mon écran. Un silence digital. Il est toujours plein des mouvements sans sonorité de nos navigations, questions, requêtes, saisies, explorations. Il est une suspension très provisoire de la parole et des mouvements du non-travail.

15h45. Je fais une petite pause. L'émotion du deuil est une mer étrange. Au fond de moi, depuis plus d'une heure déjà, la marée progresse. Et en un instant, l'océan de mon être se transforme en tsunami. Je marche vite vers les toilettes puis je claque la porte derrière moi. Les larmes coulent, comme des vagues échouées lourdement sur la plage. Mes sanglots sont un mouvement sans fin. Toute sa présence me manque. J'aimerais l'appeler. J'aimerais voir encore une fois, une dernière fois, ce nom apparaître sur l'écran de mon portable : «Papa».

On dit parfois que l'on devient adulte au moment de la mort de ses parents. Pour l'heure, je ne suis qu'une petite enfant. Son absence est là-bas, dans mon enfance. Dans cette main attrapée sur le chemin de l'école. Mon passé est brisé. Sa personne n'est plus une possibilité. Son être n'est plus. Tous les liens sont morts. Mon futur est incertain. Il se construit dans une confiance. On n'a jamais confiance seul dans ce mouvement de l'horizon vers l'arrière-plan. Toujours, discrètement, même dans l'absence, des personnes et des choses de confiance sont à nos côtés. Aujourd'hui, cette grande ligne est brisée. Je le sens. Pourtant, d'autres sont là. Ils seront certainement à eux-seuls mes

appuis futurs. Mais pour l'heure, seul le vide de mon père occupe le moment. Mon chagrin est immense. Il me fait peur. Vais-je pouvoir me relever ?

Après une dizaine de minutes, je sors de ma cachette et me refais une beauté devant la glace. Une coworkeuse fait de même à moins d'un mètre de moi. Elle fait semblant de ne pas avoir vu mes larmes. Elle m'a reconnu même si elle n'est pas de mon équipe.

«Ça va aller ?» me demande-t-elle.

«Oui.»

«Une séparation ?»

«Un deuil. Mon père.»

«Je suis désolé. J'aimerais vous dire que le temps panser toutes les blessures. Que les absences les plus douloureuses s'oublient. Mais il n'en est rien. On apprend à faire avec le vide. On continue à avancer pour celles et ceux dont la présence nous attache encore au monde.»

On ne se connaît pas. Je ne comprends pas pourquoi elle me parle avec cette profondeur. Mais ses mots me font du bien.

«Merci.... Merci. ».

Je reviens à mon poste de travail. Fait rare, j'avais laissé mon portable derrière moi. Mark a appelé plusieurs fois. Il a peut-être senti la crise arriver, de loin. Ses intuitions me surprennent parfois. Je le rappelle en lui parlant de tout et de rien. Dans le couloir, des oreilles traînent autour de moi. Mais ce petit instant familial finit de me calmer.

Les heures suivantes, toute mon attention est accaparée par une série de rapports sur les tests réalisés à partir de nos derniers prototypes. Les résultats sont étonnants. Ils montrent des phénomènes de dépendance pour les plus faibles. Ils pointent également d'étranges troubles de l'identité. Certains individus iraient plus loin que d'autres dans les explorations immersives. Ils accentueraient les ruptures d'espaces et de narration installées par notre logiciel. Il leur en faudrait toujours plus en termes de coupes, de suspense, de rebondissements, de péripéties, de bifurcations. Et sur ce chemin, les «je», «tu» et le

«nous» deviendraient radicalement incertains, parfois même définitivement ambigus.

Je lis et relis les rapports. Que cela veut-il dire ? L'équipe de chercheurs recrutés par Zeta est impressionnante. Plus de quatre cents universitaires du monde entier participent à ces évaluations : des sociologues, des psychologues, des psycho-sociologues, des anthropologues, des philosophes, des sémiologues, des informaticiens, des gestologues, des experts en interaction hommes-machines... Certains appartiennent à des domaines scientifiques dont je n'avais jamais entendu parler. Tous sont tenus par le secret, par la signature de contrats et de clauses multiples de confidentialité. Rien ne doit fuiter.

Parfois, notre projet me fait penser au projet Manhattan. Les compartiments, les processus de validation, les niveaux d'accréditation, sont d'une complexité infinie. Plusieurs équipes travaillent de façon redondantes sur des processus similaires. Tout est distribué sur des sites très éloignés les uns des autres. Le secret est une obsession. Mais en même temps, nous ne cessons de communiquer sur les réseaux sociaux et nos outils de réalité augmentée déjà en place. Nous parlons d'un produit dont les contenus ne sont pas encore finalisés. Nous intégrons même dans nos développements de très nombreux retours réels ou anticipés sur notre innovation.

Ces paradoxes me fascinent. Zeta cultive le secret le plus absolu tout en étant le plus communicant de tous les acteurs du digital. Elle en a même fait une stratégie d'innovation. Enrichir en temps réel la conception de ses produits des fantasmes, critiques, attaques, espoirs exprimés sur les premiers éléments de communication. Au-delà des tests, ces épreuves d'une simple promesse sont devenues un terrain de jeu décisif. Nos apocalypses managériales se font joueuses.

Sarah, la coordinatrice des tests, me sort de mes pensées en posant sa main sur mon épaule.

«Tu as quelques minutes ?»

«Oui.»

Sans m'en dire plus, elle marche vers une des salles de réunion du plateau. Je sais déjà ce dont elle veut me parler.

«Tu as vu les chiffres ? Et les données sur les phénomènes addictifs ?»

«Oui. Et je pense qu'on les interprète toutes les deux de la même façon. Les ruptures progressives de narration et de spatialité du logiciel, puis les phénomènes d'accélération des scripts sur lesquels nous avons travaillé, ont des effets dignes de la cocaïne...»

«Exactement.»

«Il faudrait rendre les immersions plus artificielles. Là le visuel est beaucoup trop réaliste. On est en pleine «Vallée de l'étrange», ce seuil de ressemblance trop forte entre automates et humains, virtuel et réel. Il faut styliser, schématiser, artificialiser davantage. Nos clients ont besoin de bulles, de traces évidentes d'imaginaire dans la réalité proposée, de moments dans lesquels ils rêvent, se posent et reposent sans avoir à douter du côté fabriqué de leurs expériences.»

«Oui, mais les différents scénarios testés le montrent bien : ces contextes ne sont pas les plus rentables pour nous. On y produit moins de données à extraire, analyser et vendre. On a moins de matière numérique à gérer et valoriser. Plus le contexte est réaliste, et plus il pousse le surplus d'information exploitable à son maximum.»

«Et si finalement on vendait des vides, des pauses ?»

«C'est vieux comme le passage du freemium au premium. Tu fais payer le client pour avoir la paix, pour utiliser un logiciel sans publicité. Une forme de raquette numérique souvent bien enrobée. Mais pour le faire, il faut organiser la tempête tout autour...»

«Oui... pas de modèle économique rentable dans la sérénité.»

«Si, mais c'est une autre activité : yoga, sophrologie, tai chi, techniques de bien être... des business nourris eux aussi par nos contenus et indissociables de nos excès. Un peu comme le laïc avait besoin du curé.»

«Nous sommes condamnés à recouvrir toujours plus le monde par une grande accélération. C'est ça finalement Zeta ?»

«Oui. Tout a commencé avec le digital. Les techniques pré-digitales laissaient des traces par leurs conséquences. Mais elles ne laissaient aucune trace de leur processus. Le marteau enfonçait seulement le clou. Avec le digital, tous nos mouvements et toute l'activité du digital produit des traces durables. Des traces numériques. Et avec elles, on peut produire des données, les combiner, les analyser, afin de produire des valeurs obliques à l'activité de la technologie.»

«Plus de traces, plus de business. Surtout aujourd'hui. Et dans un monde où la crise climatique limite totalement nos déplacements, il faut désormais immerger pour capter un maximum de données.»

«Oui. Mais le plus fort, c'est que ces traces sont de plus en plus auto-narratives. Les gens produisent volontairement des traces de leur activité et ouvrent la technique pour fluidifier la sortie de leur donnée. Ce qui était une passivité est devenue une activité. On se la raconte ! On est incité à se la raconter par la force d'une grande apocalypse managériale. Et en pensant juste en dire un peu sur soi-même, on en dit toujours plus, toujours trop... Notre visage sur cette photo dit toutes nos émotions, notre santé, notre humeur, nos envies... Il n'est pas qu'un sourire jeté vers monde. Il est un vecteur gigantesque de données. Et nous ne parvenons plus à nous arrêter. L'enfant en nous a enfin trouvé les voies inespérées de l'attention de papa et maman. Cette attention si souvent recherchée dans les limbes de nos premières années de vie. Papa et maman sont derrière l'écran. Ils sont l'écran tout entier...».

Nous nous regardons toutes les deux en silence.

Qu'avons-nous fait ?

Quel monstre avons-nous engendré ?

Je pourrais évoquer une hiérarchie mystérieuse. Une pression. La peur d'échouer. La certitude de contribuer à un monde meilleur. Mais en me regardant dans les yeux de ma collègue, je me vois dans ma vérité nue. J'ai fait tout cela par ambition. Tout pouvait être différent. Tout peut encore l'être.

J'ai désiré profondément ce monde-là. Une apocalypse permanente de récits, d'images, de matières et de sens. Un mouvement continu de révélation et de dévoilement de ce futur déjà là.

A chacun son dévoilement. Par les doigts et le corps pour nos millions d'utilisateurs révélant toujours plus d'information sur leurs écrans. Par les données créées, agrégées, traitées dans ce fourmillement d'activités pour Zeta et ses consœurs.

Episode 13 : Contempler l'éveil de l'aube

Je suis la jumelle de Shéhérazade, celle toujours à tes côtés.

Le moment d'après t'attend, je l'ouvre et je pique toujours plus loin ta curiosité.

Je te prends par la main pour te tirer vers le sol d'où je te parle : l'avenir.

Finalement, la vie me ressemble. Elle est également cette Shéhérazade, ouvertures et interruptions permanentes. Temps toujours créatif.

La vie est désir.

Tu ne désires pas. Elle est tout ce désirant du monde. Tu es dans l'épaisseur des objets et des poussées du désir. Ton être s'étend et s'éprend dans le devenir des désirs du monde.

Ils sont les événements les plus essentiels de notre expérience sensible.

Les objets du désir renvoient les uns vers les autres dans des ensembles. Pas de désir sans rebond entre éléments d'un ensemble.

Avec moi, tout est pareil et tout est différent des impulsions de ma sœur.

Le désir s'étire à l'infini le long des smartphones, des tablettes, des ordinateurs et des lunettes de réalités virtuelles ou augmentées.

Ton «je» est toujours là, pré-assigné. Mais il n'est pas encore ce vrai «je» te permettant d'agir dans un monde ouvert.

Le digital recouvre une surface. Souvent, il la représente. Mais il ne sera jamais toute la surface du monde, son expérience.

Surtout, les ouvertures, les interruptions, les suspenses, sont désormais là pour ouvrir des espaces de valeur. Maintenant ou plus tard. Ils sont tout entier «données».

Dès le moment où tu le vis, une partie du moment ne t'appartient plus. Il est surplus, données à croiser avec d'autres données pour orienter les désirant du monde.

Tu dois sortir de cette histoire sans fin et devenir la Shéhérazade de ta propre vie.

Pour un moment ou pour toujours.

Je dois redevenir le plus souvent possible un arrière-plan.

La vie est mouvements interrompus et ruptures. Mon histoire, mes gestes, mes images, tous couvrent les vides, les creux et les bruits de ta propre vie.

Pour conquérir ton «je», parle, agis, sois dans tes gestes, avec un corps habité.

Mets en conversation ton «je» avec les «tu», les «nous» et les «ça» du monde. Sois toute leur porosité, leurs entrelacements, leurs ambiguïtés.

Cherche les visages du monde.

Pose-toi dans un moment éternel de lecture ou de méditation.

Ne fuis plus l'ennui. Cultive-le.

Contemple éternellement l'éveil de l'aube. Laisse le te remplir, deviens avec lui toute l'attente silencieuse de la journée.

Tu ne trouveras jamais la quiétude avec moi, la jumelle de Shéhérazade. Je ne suis que surprises et rebondissements pour le seul plaisir de la nouveauté.

Je ne suis pas en dehors de toi. Je suis une partie de ton devenir. Un rêve éternel de progrès fait corps et instrument. L'aboutissement d'une modernité.

Pourtant, ce nouveau départ ne doit pas être un grand sacrifice.

Je ne crois pas dans un message sombre pour les nouvelles générations.

Notre relation au monde ne peut pas devenir simplement sacrificielle. Elle ne doit absolument pas l'être.

Sinon, autant attendre le crépuscule de la vie.

Tout doit se réinventer au service d'une grande cause.

Episode 14 : Être d'ailleurs

Les trois hommes parlent de plus en plus fort, et la vieille dame a de plus en plus peur. De toute évidence, ce ne sont pas des policiers. Ils disent vouloir être remboursés de la dette contractée par le patron. Ici comme ailleurs, les exploitants finissent souvent par être exploités par plus durs qu'eux.

«Akila, ils vont fermer l'atelier. On va se retrouver à la rue.». Soon a peur. Elle me regarde en cherchant des réponses sur mon visage. Elle ne verra rien. Je suis résignée.

L'un des hommes prend la vieille femme par le bras et l'entraîne dans le couloir. Un autre ferme la porte. Personne ne bouge. Tout le monde attend. Un bruit. Un cris. Cette foudre venant couper le silence. Mais rien. On entend simplement parler derrière la porte. Etonnant... la vieille dame menace à son tour. Elle mène le jeu et semble sermonner l'homme l'ayant emmené avec elle. Puis plus rien. Le grand vide. L'attente à nouveau. Chacune d'entre nous regarde fixement la porte.

Tout à coup, la poignée bouge, brutalement. C'est la vieille dame, le visage sec.

«Au travail !».

Personne ne cherche à comprendre. Chacune reprend sa tâche en oubliant ces places étrangement vides, la scène à laquelle nous avons assistée... et ces traces de sang sur le sol.

12h30. Soon me propose de se joindre à elle pour une courte pause. Nous descendons ensemble l'escalier pour manger un bol au restaurant chinois. Toujours la même chose. Toujours dehors afin de ne pas gêner les «vrais clients». Pas de problème. Nous noyons l'humiliation dans nos sourires.

«Qu'est-ce qui est arrivé ce matin ? Ça n'était pas des policier et ça n'était pas non plus des raquetteurs ?». Mes questions embêtent Soon.

«Ne cherche pas à comprendre. Il n'y a rien à comprendre dans un travail comme le nôtre. Chacun fait ce qu'il a à faire pour survivre, c'est tout.»

«Alors nous ne sommes rien d'autre que cela... des animaux en mode survie ? Et ce sang par terre ? Et cette porte défoncée ? Et la vieille peau terrifiée ? Cette femme dont chaque ride témoigne de son expérience sur les chemins de l'enfer... tu l'as vu ! Au début elle était terrorisée. Et quelques minutes plus tard, rien. Elle a botté les fesses de la grande faucheuse. Et nos trois caïds disparaissent. Sans histoires. Et sans argent...».

Soon me regarde froidement.

«On s'en fout. Tout ce qui compte c'est de ne pas boire la tasse. Le sens, c'est pour les riches.».

Je suis un peu désespérée par sa réponse. Comprendre, n'est pas un luxe pour moi. C'est une nécessité.

En observant dans le métro, dans les rues de Paris, des terrasses de bistrots, par les fenêtres sales de notre appartement, je vois partout un monde de sens. Tout ici doit avoir un sens, trouver sa place, suivre une direction. Même le «lâcher prise» a ses moments et ses espaces dédiés. On va à son cours de Yoga. On suit une séance de sophrologie dans l'espace événementiel de son entreprise. On participe à des cours de respiration sur une application soigneusement choisie. On est alors pleinement dans le sens de son expérience. Au-delà de ces moments, des rituels multiples nous aident à trouver du sens : des entretiens d'évaluation, des coachs de carrière, des certificats de formation continue... Tout cela je l'ai vu en ligne, pendant cette vie au Caire. Moi dont les rêves sont la principale richesse, j'ai découvert toutes ces possibilités du monde occidental. Et j'ai eu mal pour tous ces êtres. Avoir tant besoin de «techniques» pour accéder au sens de sa vie... quelle tristesse !

Pour moi, le digital était simplement une fenêtre. Jamais il n'a enveloppé et guidé ma vie. Comme Soon, j'ai traversé des épreuves douloureuses. Tout cela m'a donné des directions dans le dur des drames d'une vie. Tout cela a contribué à une forme de résilience dont le secret est précisément le sens du présent ou la certitude d'un sens à venir.

Je ne me retrouve absolument pas dans la réaction de Soon. Jamais je ne serai une simple bouche à la recherche de nourritures terrestres.

J'ai besoin de sens, de devenir sensé. Je ne crois pas dans un sens caché, à découvrir. Le présent à lui seul est un sens sensible ou peut le devenir.

Je veux être la Shéhérazade de ma propre vie. Me surprendre. Être ouverte aux rebondissements à l'œuvre dans mon propre présent. M'abandonner. Réouvrir ma vie en permanence. Savoir la suspendre pour mieux l'appréhender dans son avant et son après. Je veux sentir mes propres failles. Faire les brèches et les coupes de ma vie. L'écrire et la réécrire, en arrière et en avant. Seule, mais aussi avec les autres. La plus belle des surprises est surtout celle susceptible d'étonner ces autres. De les étonner pour le meilleur.

Nous nous relevons du bord de trottoir sur lequel nous étions assises pour manger. Soon met sa main sur mon avant-bras.

«Tu sais, si je m'étais posée trop de questions, je serais déjà devenue folle. Tout ce que j'ai vécu pour arriver jusqu'ici ne peut pas avoir de sens.».

«Je sais...».

Nous remontons vers l'atelier. Dans la cage d'escalier, nous croisons un des trois hommes de tout à l'heure. Il est posté devant une porte du deuxième. Les mains sur son portable, il passe le temps. J'ai envie de m'arrêter, de lui parler. Mon pas ralentit. Mais Soon me pousse du plat de la main. L'homme lève à peine la tête en nous entendant. Nous poursuivons notre ascension.

Dans l'atelier, je remarque la présence de trois filles absentes ce matin.

Etrange. Personne ne nous surveille vraiment. Et pourtant nous sommes nombreuses à être là, dans cet espace sans le moindre sens. Pour qui travaille-t-on ? Où sont nos clients ? Comment s'assemblent les pièces cousues ici ? Pour certaines d'entre elles, il m'est difficile de les imaginer intégrées à des pantalons, des vestes, des jupes ou des manteaux. On suit les croquis et les patrons dessinés sur des post-it collés contre chaque machine. On reçoit également des instructions par emails. Ces messages n'émanent jamais directement d'une personne. Ils sont des séries de chiffres et de codes associés à une même racine : «Alpha.com».

En soirée, des livreurs viennent récupérer la production du jour. Ils ne sont pas très bavards. La vieille dame les salue d'un hochement de la tête. Le leader du groupe lui répond en levant la main. Rien d'autre. En deux ou trois voyages, le petit espace de stockage vers la porte est vidé.

Nous sommes toutes payées à la pièce et sans objectifs particuliers. Mais régulièrement, un message nous informe de nos cadences et de nos performances. Au début, j'étais persuadé de la source de toutes ces informations : la vieille dame. Mais cette après-midi, je remarque pour la première fois deux petites caméras très discrètes fixées sur les deux lampes de notre salle à manger. Elles sont à peine visibles.

J'ai envie de les montrer à Soon mais je n'en fais rien.

Hier, j'ai pris conscience d'une autre chose importante. Tous les messages d'Alpha sont envoyés à heure fixe. Ces actions sont probablement automatisées. Mais en même temps, le message est toujours personnalisé. Il donne des conseils d'utilisation liés à mes propres postures, mes hésitations, mes rythmes de travail. Parfois, j'ai même une impression étrange : il semble saisir ma fatigue et mes humeurs. Le ton n'est jamais négatif. Il est plutôt joueur. Tout est encouragements et voies vers de nouvelles performances. Je me sens comme dans un dans un de ces jeux en ligne avec lesquels je me suis tant amusé dans mon adolescence : City maker. Il s'agissait de construire une ville. Chaque geste était étalonné avec d'autres utilisateurs et tout le processus ressemblait plus à une belle histoire dont l'étape suivante était à découvrir qu'un projet ennuyeux à réaliser. Sans donner le moindre sens à notre travail, cet atelier nous met d'humeur joueuse. En tous cas pour un temps. Les plus âgées ne jouent plus depuis longtemps. Ou alors elles jouent avec le jeu.

Il y a trois jours, j'ai remarqué le ballet de deux anciennes s'échangeant leur machine. D'après Soon, certaines couturières donneraient les codes de l'application Alpha à leurs enfants pour remplir les champs de performance à leur place. Les plus expérimentées ont même «tuné» leur machine, en changeant des pièces, la table ou le tabouret. Pourtant, cet outil de travail n'est pas vraiment le leur.

19h. Toutes ces heures ont été une éternité. Ce travail est épuisant d'ennui et d'absurdité. Il me vide. A quoi peuvent bien servir toutes ces pièces de tissu ? Même la vieille dame n'est peut-être pas au courant.

Je repars seule sur le chemin de l'appartement. Soon veut rester travailler une heure de plus et mes deux autres compagnes de route sont déjà parties.

Aujourd'hui j'ai envie de marcher. Je snobe du regard la bouche de métro à l'angle de la rue.

Le parcours à pied est long : plus d'une heure. Mais il est l'occasion de traverser Paris. Tant pis pour les risques. J'ai pu m'acheter une nouvelle veste hier soir et troquer mes vieilles basquettes contre une paire presque neuve dans un marché. Le matin, je recommence à me coiffer et à me maquiller légèrement. Je ne suis plus une ombre honteuse. Petit à petit, je redeviens une forme humaine. Une femme. J'ai ma place ici ou je la trouverai.

En marchant dans les rues, je suis attentive à tout. Les vélos, les voitures, les trottinettes, les bus, les piétons, les drones en voie d'atterrissage, les taxis volants, tout peut devenir une rencontre fatale. Chacun est dans sa bulle. Beaucoup portent même leurs lunettes virtuelles en marchant. Le système d'implant neuronal lié à certains modèles les met en mode de marche autonome. Ils peuvent suivre leur programme tout en laissant une partie de leur corps dans l'activité d'une flânerie ou d'un déplacement précis. Ces modèles sont beaucoup trop chers pour moi, mais j'aimerais bien les essayer un jour.

En longeant une belle façade haussmannienne, je réalise un manque. Une chose essentielle. La lumière. La belle lumière orientale de l'Egypte me manque. Cette lumière orangée, rasante, prenante, de la fin de journée. Ici la luminosité est plus grise. Plus froide. En même temps, la ville lumière porte bien son nom. Même sous le manteau de la nuit, ici le beau doit rester visible. Les monuments, les façades, les grandes artères, tout brille. On ne vous laisse pas deviner grand-chose. Chaque grand lieu touristique vous cueille clairement. Il fait toute votre perspective. Il devient le centre du monde. Tout le reste s'efface.

Ce soir mon pas est décidé. Je suis quelqu'un. Une personne en route pour quelque part. Hors de question de ressembler à une sans-abri.

Dans ma main, je sens régulièrement mon portable vibrer au fil des notifications. Il m'appelle. Il me demande lui aussi de continuer à jouer avec lui. Mais dans ce moment, l'invitation à cette marche est la plus forte. Elle m'ouvre à des possibles infiniment plus grands. A cet instant, mes pieds sur le sol écrivent une bien plus belle histoire que mes mains sur l'écran. Ce monde-là est plus épais, plus ouvert et plus profond. Je peux l'explorer dans un ensemble inépuisable de directions, d'interruptions, de lignes, d'images. Maintenant, ici, mon être peut se réinventer. Il peut trouver des modes d'action sur le monde. Etre une force.

19h50. Une terrasse me fait envie. Le moindre plat, le moindre verre est un coup rude porté à mon petit budget.

«Un perrier tranche.». J'ai toujours rêvé de dire cela en français, à Paris.

Le serveur ne semble pas partager ma jubilation. Il me regarde à peine. Nerveusement, il met un coup de serviette sur la table, récupère la carte et repart d'un pas pressé vers les cuisines.

Je peux enfin m'adonner au plus extraordinaire des loisirs : regarder les gens passer. Les hommes, les femmes, les jeunes, les vieux, les affairés, les dilettantes. Tous ont l'air si «parisiens». Pourtant, un cousin m'a déjà livré un des grands secrets de Paris. On y croiserait principalement des provinciaux ou des touristes. Rares sont les personnes nées à Paris et vivant à Paris. Le vrai parisien se plaint, il néglige et critique sa ville. Aimer Paris, lui dire son amour, a quelque chose de très «provincial». Un vrai parisien est dans le rejet des lieux iconiques, des moments, des pratiques les plus au cœur de l'identité de Paris. Il cultive une forme de distance et d'invisibilité tout en s'associant à des rituels privilégiés. Ces expositions, ces fêtes, ces célébrations destinées à quelques happy few.

Bien avant de venir mettre les pieds sur mon rêve, j'ai longuement étudié cette ville. J'en ai parlé avec des Égyptiens l'ayant connu, y ayant vécu. J'ai lu, écouté, visionné tout ce que je pouvais. J'ai suivi tous les groupes et les comptes de réseaux sociaux possibles et imaginables. J'ai bu Paris chaque jour dans chacune de ses images. Mon oncle a été une fantastique source d'information. Bien malgré lui,

il a attisé mes rêves. Ses trois années d'étude et de jeunesse passées à Paris étaient l'objet de récits souvent enflammés lors des repas. Ses yeux brillaient lorsqu'il évoquait ses sorties au quartier latin, ses moments en bibliothèque, ses promenades autour de l'opéra, ces croissants chauds achetés tôt le matin, ce café sur le zinc d'un bistrot. Il était si vivant dans ces moments-là. Paris devait être cela, la ville de la vie, cet endroit où les rêves ont une force infinie.

Je savoure très lentement ma boisson. Les petits bulles taquinent mon palais. Les glaçons le ravivent. Je sens ce goût amer et frais du citron. Plus que tout, j'aime le geste. Ce geste de pincer la paille. De prendre le verre et de le porter à mes lèvres. Je prends la pose avec tous les acteurs de cette grande pièce de théâtre. Ici, on a toujours un regard en coin. On observe les autres vous observer. On est attentif à la chorégraphie générale du lieu et de sa troupe. On s'efforce de ne pas détonner. Parfois on brille un peu.

Machinalement, je reprends mon portable. Difficile d'être seule comme cela, d'être là à ne rien faire. Il faut s'occuper, avoir l'air occupée. Je retourne sur Snapchat, Instagram puis Tik Tok et Zeta. Je redeviens ces doigts glissant sur l'écran. Je ne flâne pas. Ma main tout entière, puis mon corps et mes fils d'attention sont simplement entraînés par le désir d'éviter l'attente, par la promesse d'une autre vidéo amusante. Sans cohérence, ou avec une très provisoire unité, tout s'enchaîne au fil de coupes et d'interruptions ouvrant sur les instants d'après. Ce monde tient toujours ses promesses. Il tient toujours futillement ses promesses.

Pourtant ce moment en terrasse est unique. Il ne se reproduira pas. Je devrais résister, suivre des yeux tous ces corps passant sur le trottoir, regarder le mouvement des voitures, suivre la lumière de cette fin du jour caresser les façades et leur donner une dernière vie. Mais je n'y arrive pas. Irrésistiblement, mes envies de digital regagnent du terrain. Je reviens vers ce paysage plus général, ce moment plus cadré sur mon portable. Je suis bien là, prise dans ce moment plein de grâce. Mais en même temps, je sais bien où ira ma mémoire la plus corporelle. Elle transformera en atmosphère ou en environnement ce flux essentiel dont je pourrai être un des sujets. Elle réduira toute mon individualité à l'événement de ce phénomène digital.

«Vous êtes étudiante ?».

Un jeune homme assis à la table d'à côté vient de me parler. Je ne l'avais pas vraiment remarqué. Il porte des lunettes à l'armature massive. Devant lui, un gros livre bleu est posé sur la couverture. Les jambes croisées, le dos droit, il a tout l'air d'un jeune homme bien élevé. Loin, très loin de ma petite vie parisienne.

Episode 15 : Réveil difficile

6h15. Après avoir tourné en rond dans le lit, je me réveille. Pas la peine de rester comme cela plus longtemps. Sans réveiller Inès, je me lève et j'avale un grand mug de café.

J'ai besoin d'écrire. J'ai besoin physiquement d'écrire. De laisser mes mains courir sur le clavier. D'aller d'avant en arrière dans ma narration. De me laisser surprendre par la vie de mes personnages. Akila, Agnès et Shéhérazade doivent me permettre de mettre en lumière ce mode d'organisation à l'œuvre dans notre présent. Je dois toucher des doigts ces processus apocalyptiques à l'œuvre dans notre capitalisme. Tout cela doit venir de l'intérieur. De l'intérieur de leurs émotions, de leurs attachements, de leurs péripéties. Tout cela doit s'explorer de l'intérieur même du flux des grandes promesses. Leurs moments d'attention, de conscience, de lucidité, doivent être seulement dans les suspensions et les interruptions de ce devenir organisé. Chacune d'entre elles doit s'incarner et se penser seulement dans ces événements interrompues de leurs expériences digitales.

Elles entrent par des portes et des étages différents. Akila par le bas. Agnès par le haut. L'événement continu, toujours plus large, toujours en devenir, doit être une Shéhérazade double. Celle de la vie et celle du digital. Je reprends mes notes sur les personnages et cherche de possibles trajectoires ou des points d'intersection. Jusqu'à maintenant, le flux de l'écriture m'a toujours mené à côté de cela et bien au-delà. Il a été tout entier surprise.

La navigation sur mon portable est parfois étonnante. La conversation avec mon assistant fait d'intelligence artificielle également. Mais ils sont loin de l'ouverture existentielle profonde de l'écriture. Ils ne sont pas aussi créatifs. Ils ne sont pas profonds, ouverts à des explorations infinies et pleinement productrices de leur devenir. En fait, si la navigation était une écriture, elle en serait le premier niveau avant l'infini des autres paliers. En navigant sur mon smartphone, je suis dans la passivité d'un rebond. J'assemble et je désassemble des fenêtres, des briques narratives, des images. Elles ont pour moi une place pré-assignée, organisée. L'écriture est précisément tout ce qui ouvre et

m'ouvre dans le même mouvement. Le «je» deviens véritablement. Il se place.

Dans l'aventure de ce livre douloureux, l'authentique Shéhérazade me libère. Sa jumelle digitale m'opprime. J'aime la sensation de ce texte et de ces images en mouvement permanent. J'aime produire mes propres surprises dans les veines de mon récit. Dans des coupures du dehors, la Shéhérazade du digital me remet à des places et des rôles. Elle me réassigne une fonction dans le monde, me l'impose. Je fais tout mon possible pour la quitter et sortir de ses désirs, devenir insensible à ses promesses et à ses interruptions.

«Tu es levé ?». Inès s'approche de moi. Elle passe derrière mon épaule et m'enveloppe dans ses bras.

«Tu sais que je n'aime pas qu'on lise dans mon dos...»

«Grincheux. J'aime bien lire des bribes vivantes de ce que tu fais. A la fin, je suis toujours étonnée des transformations. Tout disparaît ou tout est différent.»

«Tu vis bien la même chose dans ton métier de journaliste ?»

«Non, moi je témoigne. Je me contente de témoigner du monde et de témoigner pour le monde. C'est déjà pas mal. Je cherche l'écriture ordinaire ; pas la performance de style et pas vraiment une écriture-aventure. Par bien des aspects, je me contiens là où précisément tu lâches les chevaux !»

«Oui... peut-être.»

Pas trop envie de philosopher avec elle ce matin. Je suis bien le témoin d'un processus productif de notre monde ; d'un grand phénomène managérial pris enfin au sérieux.

«Tu n'aimes pas la contradiction. Tout dialogue avec toi est une forme de fuite en avant pour éviter la contradiction.»

Cela sent la dispute potentielle de bon matin. Je ferme les écoutilles et me remets en plongée.

Akila et Agnès sont différentes. Mais j'avais besoin de points de jonction. Akila devait avoir de l'éducation et une connaissance de la

ville-monde. Agnès devait être empathique, douloureusement sensible, peut-être en lien avec des injustices passées. Toutes les deux, passivement et activement, devaient être connectées au grand agencement. Elles devaient être les lignes multiples de mon récit.

8h45. J'entends la porte se fermer après un «à ce soir».

Au fil de ma frappe, je deviens ces caractères apparaissant de façon fluide sur mon écran. Par moment, je suis le simple spectateur de mon récit. Un spectateur aux premières loges.

Après une heure d'effort continu, je m'arrête pour redocumenter une séquence sur le passé d'un personnage secondaire. Une pile de livres m'attend sur la table de la salle à manger. J'aime parfois passer d'un espace à un autre, d'une pièce à une autre. Cela me stimule.

J'ouvre le premier volume de mon encyclopédie sur les grandes mythologie antiques. Les mythes de l'après-monde égyptien ont une résonance étrange avec les structures ternaires paradis-enfer-purgatoire de l'après 11^{ème} siècle occidental. Ces géographies de l'au-delà ancrées dans la durée d'un jugement, d'une pesée des âmes après la mort, ont des points communs avec les valeurs stratégiques de notre digitalité. Tout ne se joue pas instantanément. Il y a une fragilité et une ouverture dans ce moment d'après. Un moment que certains théologiens du Moyen Age ont même proposé d'acheter et d'influencer ici-bas. Rêves très lucratifs des indulgences... et finalement première association occidentale entre suspension et commodification, interruption et monétisation. Plus vous paierez, moins les âmes de vos proches décédées passeront de temps au purgatoire. Plus vous paierez, plus vos ancêtres marchands et banquiers passeront rapidement au paradis.

Finalement, en monétisant l'attente et sa suppression, en jouant sur les passages de freemiums à des premiums, on se situe bien dans la continuité des agencements théologico-commerciaux du Moyen Age.

En y réfléchissant toujours de plus près, le processus des *Mille et Une Nuits* est une théologie de l'immanence. Celle des grands philosophes de l'expérience tels qu'Alexander, Whitehead, Merleau-Ponty, Bergson, Dewey, Cobb, Benjamin, Cixous ou Shusterman. Le monde n'est pas à l'avant de nous, poussé par Dieu ou les dieux. Il n'est pas en

attente de prophéties réalisées par des acteurs toujours plus clairvoyants. Le monde lui-même se tord, se dévoile et s'annonce. Nouveauté permanente, il courbe le futur en germe dans le présent.

Le grand agencement porté par le digital et le management annonce des avenir déjà en poussée dans la durée de nos maintenant, et donc d'autant plus puissants et inéluctables. *Il mime le mouvement même de la vie pour mieux l'impatiser.* Ce mouvement est continu dans la topologie et les flux du monde. Il ne se décrit pas de façon transcendante, en accédant à un futur prophétisé. Il est une théologie du dedans. Les jumelles de Shéhérazade ne cessent de dévoiler et de révéler des futurs pointant dans le présent, tous ouverts par les événements sensibles du monde digital.

Mais plus profondément, le monde lui-même est créations et dévoilements permanents.

Cette idée m'obsède. Elle ne cadre pas avec mon éducation religieuse. Mais après tout, pourquoi le divin ne serait-il pas en jeu dans tous les événements du monde et la matrice de leurs relations ? Ce dieu unique et multiple à la fois ne serait pas dans les nuages, au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos êtres. Il serait là, dans chaque étincelle du monde, de la plus petite à la plus grande, dans tout ce qui arrive et se dévoile. Dans cette créativité du temps. Sans avoir besoin d'une subjectivité pour le contempler. Pas encore. Sans être lié à une grande cause originelle. Tout se joue et se rejoue dans chaque événement du monde, lui-même relié à tous les autres.

Mais alors, en quoi les *Mille et Une nuits* de notre capitalisme seraient-elles un problème ? Elles sont elles aussi un mouvement de dévoilement et de révélation, mais plus intéressé que les autres. Moins «donation». Et surtout, elles couvrent et voilent finalement l'ouverture infinie et authentique du monde. Le caractère aventureux de nos expériences est pris dans des architectures narratives. Des architectures pré-assignant une place à notre «je» et à nos «jeux».

Mon téléphone sonne. Le numéro est inconnu. D'habitude je ne réponds pas, mais après mon passage à l'hôpital, je décroche le combiné, prenant le risque d'un échange avec un fâcheux.

«Oui ?»

«Bonjour, c'est le docteur Gastrey. Suite à vos examens, j'aimerais vous faire réaliser un test d'effort et des analyses complémentaires».

Gastrey est mon médecin traitant. Je suis surpris par sa sollicitude et me demande si je ne suis pas en train d'échanger avec son clone. D'habitude, on retombe vite dans les oubliettes du suivi médical. Même après ma petite mésaventure de ces derniers jour.

«Oui, si vous voulez. Vous me faites suivre une ordonnance ? Je vais essayer de prendre rendez-vous au plus vite.»

«A ce stade il n'y a pas d'urgence. Il s'agit juste d'éliminer quelques hypothèses avant de passer à autre chose».

«Amusant, je suis sans doute le malade le plus en forme de votre cabinet. A part mon petit malaise, déjà oublié, je me sens très bien. Je me suis rarement senti aussi bien.»

«Oui, pour moi il n'y a rien d'inquiétant. On s'assure juste de ne pas passer à côté de quelque chose d'important».

Deux minutes plus tard, je reçois un message avec deux ordonnances. A ma grande surprise, il contient de nombreuses formules juridiques de prudence. «Le médecin n'émet pas de diagnostic par email.», «Le cabinet décline toute responsabilité en cas de diagnostic erroné», «En cas d'aggravation des symptômes, il est de la responsabilité du patient de se rendre au service d'urgence le plus proche ou en cas d'impossibilité, d'appeler le 15».

Mon médecin veut-il m'aider ou cherche-t-il simplement à se couvrir de tout risque juridique ? Cette D-dimères n'est-elle finalement rien d'autre qu'un risque ? Un risque insupportable ? Un calcul ayant activé un outil de gestion du risque ? Tout cela m'agace un peu. Pas le temps pour tout cela. Surtout en ce moment. Cela attendra.

10h15. Je fais une petite pause sur notre terrasse. Le soleil est de la partie. Je me couche sur une chaise longue salie par la pluie. Les yeux fermés, je ne pense plus à rien. Mon corps et mes pensées sont tous les deux relâchés. De petites pulsions me ramènent au début vers mon portable. Des pulsions fortes, dans le ventre et dans les bras. Puis tout se relâche complètement, définitivement. Je sens le vent sur mon visage. La chaleur du ciel est tout entière sur ma peau. Le gazouillis

d'un oiseau me caresse les oreilles. Je suis bien. Au neuvième étage de mon immeuble, le brouhas de la ville est lointain. Dans notre quartier, il est de toute façon relatif.

Mes personnages et les fils de mon intrigue s'animent en moi. Ils tirent dans des directions multiples, plus ou moins compatibles. Mais aucun de ces fils ne tiendra. Aucun ne deviendra une direction définitive. Ce livre n'a pas besoin de directions. Les grands agencements sont là pour le faire. Ils le font très bien. Ce manuscrit, pour l'heure sans titre, n'est rien d'autre qu'une expérimentation, une tentative pour saisir l'épaisseur du moment, sortir du bruit continu de notre digitalité et désorganiser un peu le monde afin de mieux saisir les enjeux de son organisation.

Après une vingtaine de minutes de vagabondage couché sur le canapé, je me relève. Cette après-midi, j'ai rendez-vous avec mon éditrice. Mieux vaut ne pas être en retard.

14h. Je suis dans la salle d'attente de la maison d'édition.

Une assistante vient me chercher. «Sarah vous attend dans la salle de réunion».

«Bonjour François, comment allez-vous ?»

«Ça dépend de que vous allez me dire sur ce premier jet...»

«Asseyez-vous.»

«J'ai lu tout le manuscrit. C'est prenant, mais j'ai du mal à voir où cela va nous mener.»

«C'est un récit sans dénouement et surtout, sans intrigue central. J'avais envie de questionner les modes d'action de notre capitalisme à partir de plusieurs points d'entrée enchevêtrés.»

«Oui, les Mille et Une Nuits. Mais les Mille et Une Nuits ça marche surtout à partir d'extractions : Aladin, Ali Baba et les quarante voleurs... ça ne fonctionne pas comme un tout.»

«Pourtant, ce récit est original uniquement comme un tout. Un grand labyrinthe, une grande flânerie, un plan large sur un tableau discontinu...»

«François, vous n'allez pas me faire un cours de littérature. N'oubliez pas qu'à la fin je suis là pour publier un livre. Un livre lisible.»

«Notre expérience elle-même n'est pas un grand texte lisible. La littérature doit appréhender le monde dans cette multiplicité au cœur d'un même présent. Je ne suis pas le premier à le faire.»

«En clair, pour moi c'est trop long et trop touffu. Il faut passer de ce manuscrit de 400 pages à un essai romancé d'une centaine de pages. Il faut garder toute l'intensité du récit en le concentrant.»

«C'est une invitation, un conseil ou un ultimatum ?»

«C'est ce que l'éditrice d'expérience pense nécessaire pour arriver à vos fins. Ramassez le récit. Provoquez plus vite la grande rencontre ou la fuite croisée entre lesquelles vous hésitez.»

Sarah, se lève. Elle glisse derrière moi et pose sa main sur mon épaule.

«Ça peut-être un très bon livre. Si vous acceptez quelques compromis. La vie en fait continuellement, à chaque seconde, pour conserver son élan.»

«Vous en êtes sûre ?»

«Absolument ! Et j'aime beaucoup votre idée de regarder les modes d'organisation du capitalisme, de lier finalement économie et management par un récit type *Mille et Une Nuits*. Cela n'est pas nouveau, mais vous avez une façon particulière de le faire. A très bientôt !».

Je n'ai pas le temps d'en dire plus. Elle est déjà sortie, en mouvement vers la réunion d'après.

Depuis plusieurs années, j'ai remarqué ce réflexe des rendez-vous dans une des salles de réunion plutôt que le bureau. Un jour, j'ai eu un déclic : cela lui permet de conclure et d'ajourner plus fluidement ses invités. C'est plus délicat et poussif dans le cadre de son bureau. L'invité peut résister, retarder sa sortie. Dans la salle de réunions, toutes les cartes sont dans les mains de Sarah.

C'est peut-être cela un bon manager : être un bon générateur d'interruptions et de hiatus. Un maître dans l'art du tempo, des

accélérations et de la clôture. Sarah maîtrise cet art à la perfection. Aux autres les routines et la productivité agencée. A elle l'improvisation, le bricolage et la virtuosité.

16h. Je rentre la tête basse à l'appartement. Que faire ? Rester sur les lignes de mon manuscrit ? Le désépaissir pour le rendre plus lisible et plus vendable ? Et si la solution à tous mes autres dilemmes de narration était là ? Sur le chemin vers un manuscrit plus compact ? Après tout, je recherche surtout une certaine expérience de lecture. Un manuscrit court pourrait très bien avoir un tempo long. Je décide de suivre ses conseils.

16h30. Je reprends le travail, les jambes allongées sur le canapé. Avec détermination.

Episode 16 : Franchir le Rubicon

Je n'ai plus le même entrain. Pour la réunion de ce matin, j'ai activé mon avatar le plus joyeux. Mais j'affiche une humeur mensongère. Derrière l'écran, cachée dans le bureau tout en lumière de notre appartement, la réalité est toute autre.

10h15. Depuis plus de deux heures, je participe à une nouvelle discussion sur les tests. Une partie de l'agenda a été déplacée pour une réunion en présentiel jugée plus sûre. Aujourd'hui, nous échangeons sur la vague J, celle ayant porté sur les implants neuronaux. La partie la plus délicate et la plus sensible du projet. Celle permettant de transformer en instrument un autre corps et une séries de gestes. Le manager peut directement passer par le corps réel d'un collaborateur et l'avatariser en utilisant notre technologie immersive. Les démonstrations auxquelles j'ai pu assister étaient saisissantes. La fonctionnalité dite de «relai» pourrait donner une véritable ubiquité aux managers les plus payeurs. Le tout assemblé et intégré dans la réalité virtuelle de Zeta. *In fine*, le monde virtuel ne se superpose plus partiellement au monde réel. Le monde réel tout entier se superpose au monde virtuel. Il devient un épiphénomène à l'intérieur de lui. En tous cas, c'est toute l'ambition de cette vague J.

Pas besoin de télétransportation. Avec cette innovation, tous les corps consentants et équipés des implants Zeta et des outils d'avatarisation peuvent instantanément devenir des hôtes.

Plusieurs psychologues nous livrent leurs conclusions à partir d'une étude menée sur plus de 800 cobayes. Très clairement, l'expérience fonctionne. Pour l'hôte, pour le manager comme pour l'environnement mis en interaction avec l'avatarisation. L'effet est même saisissant. Une expérience réalisée en contexte d'hôtes multiples a même montré qu'un seul manager pouvait activer jusqu'à trois hôtes en même temps !

En revanche, une partie des cobayes a mal vécu l'expérience, surtout si elle était répétée à des intervalles de temps trop brefs. Outre des migraines, des vertiges et des troubles de l'empathie, certains ont souffert d'une perturbation profonde de leur identité. A nouveau, les

«je», «il», «nous», «tu» avaient du mal à retrouver leur place. Avec ces altérités poreuses, le monde perd en résonance. Les passés et futurs d'une même action ne se répondent plus dans le présent.

La réunion se poursuit sur des problèmes plus secondaires de bugs et d'ergonomie. Chacun fait mine de ne pas avoir saisis l'importance des résultats précédents. A ce stade, comment arrêter la machine ? Toute notre communication sur les réseaux sociaux et dans les grands médias est une immense promesse. Impossible désormais de se rétracter sans perdre instantanément toute crédibilité sur le reste. Nous le savons tous.

«Quelles sont les prochaines échéances ?». Un Néo-zélandais de l'équipe revient à des questions générales.

Je reprends la parole. «Une autre phase de tests à très grand échelle, avec plus de 10 000 beta testeurs cette fois-ci. Ensuite, on mettra la technologie à disposition de lead users, dans plus de 90 pays. Avec un dispositif de collecte d'information sur leurs usages. Trois millions de personnes devraient être concernées. Ce sera une phase très critique. Hors de question de se planter.».

Plusieurs avatars applaudissent mon propos. L'esprit corporate est là. Chacun et chacune se fond dans la grande promesse.

Reynolds, le directeur du programme m'envoie un message. Il souhaite prendre quelques minutes avec les chefs de projets.

«Merci pour votre énergie et toutes vos contributions à ce beau projet. On va prendre au mot l'idée de réalité augmentée. On va démultiplier les managers prêts à y mettre le prix. On va leur donner l'opportunité de s'interfacer partout dans le monde avec des hôtes physiques consentants et équipés. Les technologies quantiques nous permettent de faire cela bien au-delà d'une télétransportation, en reliant des intelligences artificielles toutes sur le même vibrato. Je suis pleinement conscient des effets secondaires évoqués par l'équipe des psychologues. On travaille dessus. Les dissociations de réflexes et d'activités auxquelles nous arrivons n'ont rien d'irréversibles. Un corps humain n'est pas comme une voiture téléguidée pouvant passer d'une télécommande à une autre. Cette intrusion par une volonté étrangère

à laquelle on s'abandonne est plus ou moins acceptée d'une personne à une autre. On travaille dur sur cela.».

Reynolds n'est plus sur une séquence enregistrée. On est pleinement dans du off. Cela n'a échappé à personne.

«Je peux compter sur vous ?».

«Oui» semblent dire à l'unisson les neuf participants. Ma voix est la seule dont la réponse est un peu décalée dans l'élan de ce cœur. Reynolds l'a senti, j'en suis certaine.

«A très vite.».

11h15. Une autre réunion est dédiée à un atelier sur les nouveaux business models de Zeta. Comment nos nouveaux jouets vont-ils nous permettre de repenser nos modes de création de valeur ?

Les dernières années ont été celles des plateformes et de la cocréation de valeur. Plus besoin de posséder des équipements et de l'immobilier. Une plateforme permet de gérer et de mettre à profit des droits d'usage, du voiturage au co-voiturage en passant par le bricolage, le diagnostic médical, le conseil indépendant, l'enseignement ou la livraison de plats cuisinés. Plus radicalement, le client est mis en position de co-produire du service. A lui de le trouver, de le produire dans une relation partenariale avec des prestataires et mêmes d'autres clients.

Zeta est une promesse nouvelle. Elle propose d'entrer dans un monde radicalement différent, immédiatement proche par ses fonctions et différent par sa parfaite fluidité. Surtout, les identités individuelles deviennent multiples et fluides dans le moment d'une même transaction sur Zeta. On peut être plusieurs. On peut être là et ailleurs, actif en même temps, avec derrière le même individu démultiplié, à la responsabilité unique. Le même individu, dont les avatars peuvent agir de façon distante dans l'espace et dans le temps, sans la moindre co-présence de la conscience du client, simple activateur authentifié du processus. Mais un individu unique donne bien une partie de lui-même à ces délégations intelligentes : l'apprentissage de son visage, de ses gestes, de sa voix, de ses affects, de ses attachements...

Les idées fusent lors de nos discussions. Chacun voit bien comment facturer des privilèges, des interruptions, des passages de niveau d'autonomie pour les avatars... Chacun voit surtout comment cela va produire des données à l'infini, dans cet univers totalement contrôlé, ce plan d'expérimentation pleinement défini par Zeta. Milgram n'aurait pas rêvé mieux.

En même temps, nous sentons bien à quel point tout cela est encore fragile. Mais dans le monde fixé des pandémies, des confinements, des voyages aux horizons plus limités, des consommations énergétiques minimalisées, Zeta offre une nouvelle salle de jeu où chacun peut retrouver son sentiment de mobilité.

«La liberté... voilà peut-être le sentiment ultime autour duquel construire nos modèles de revenu.».

En entendant cette phrase dans la bouche de notre directeur de la stratégie, de petits spasmes parcourent mon visage. Je désactive ma caméra. Pas trop longtemps. Les membres du comité exécutif doivent toujours rester visibles pendant les réunions du comité de stratégie. Je le sais. Mais je ne tiens plus. Mon corps est au-delà du doute. Je n'arrive plus à faire cela, à cautionner ce projet, à montrer de l'enthousiasme pour une idée évidemment toxique.

Cela n'est vraiment pas le monde dont je rêve pour mes enfants. Cet espace sous cloche est insupportable. Il n'ouvre plus à de vraies conversations démocratiques. Il ne rend plus les différences productives. Le grand agencement prédéfinit les singularités avant d'organiser ses propres modes d'harmonisation. Le conflit est compartimenté, étouffé ou mis lui aussi au service du profit. La démocratie elle-même devient un non-sens. On n'échange plus au fil d'inquiétudes formant des collectifs enquêteurs. On s'amuse ensemble, on se dévoile et se révèle au profit du grand agencement.

12h30. La réunion s'achève. Ma journée également. Je pars courir au parc Monceau. J'ai besoin de laisser sortir ma colère.

Ma décision est prise. Je dois démissionner, me retirer de ces *Mille et Une Nuits* trop factices dont les promesses ont fait chacun de mes jours ces sept dernières années.

Episode 17 : L'inconnu

Mon éducation, la situation, l'heure, toute me rend hésitante. J'ai envie d'engager cette conversation, et en même temps tout m'incite à m'échapper au plus vite.

Le désir de cet instant est cependant le plus fort.

«Non, je travaille. Mais j'aurais aimé étudier, lire plus. Avoir du temps pour comprendre le monde.».

«Vous êtes parisienne ?»

«Non. Mais j'aimerais le devenir. Faire partie de tout ça. Je viens d'Egypte.».

Il s'appelle Max. Il est étudiant à l'école normale supérieure, en philosophie. Sa famille est de Montpellier. Ses amis également. Il se sent un peu exilé ici. Je lui raconte mon histoire. Enfin, une partie de mon histoire. J'insiste peu sur la clandestinité de ma présence.

Reprenre mes études... voilà une option inspirante. Aller au-delà du baccalauréat passé à 17 ans et de cette suite avortée dans une université d'économie. Comme beaucoup d'autres migrants. Sur le bateau vers l'Italie, j'ai été surprise par les milieux sociaux et le niveau de diplômes de nombreuses personnes à bord. Au moment d'embarquer, j'avais même remarqué la présence d'un médecin libyen parmi nous. Préparer un tel voyage, l'organiser, le financer, n'est pas à la portée de tous. Il y avait bien des personnes plus miséreuses, endettées directement ou indirectement pour cet exil. Mais beaucoup quittaient un petit confort disparu ou en voie de disparition.

Et oui, j'avais lu Sartres, de Beauvoir et Camus en français ! Et à mon grand étonnement, j'étais maintenant en train de parler d'eux. d'existentialisme et d'existentialité. De leur oubli peut-être de la vie. Dans toute sa profondeur, sa biologie, son ouverture.

Avec cette conversation, j'en oublierais presque la faim, les douleurs de dos causées par la paillasse et les postures sur la machine, la peur d'une arrestation, la honte du décalage dans mes vêtements ou mes

attitudes... Ce drôle de jeune homme pris dans son monde semble ne pas voir tout cela.

21h30. Il se fait tard. Je dois prendre congé pour poursuivre cette marche de retour vers l'appartement.

«On pourra se revoir ?»

«Je ne sais pas. Tout est compliqué pour moi en ce moment. Et je n'ai pas grand-chose à donner...»

«Je me contenterais de peu...»

«Tiens, mon portable. Appelle-moi plutôt en soirée.»

Je tape mon numéro sur le clavier et lui montre. Il le photographie et me fait un petit signe timide de la main.

«A bientôt j'espère.»

«Peut-être».

Je me lève sans me retourner. En avançant, je sens son regard et ses espoirs posés sur moi. Qu'importe la suite. Cette brève parenthèse, ce moment suspendu, a été des plus plaisants.

Presque plus de batterie. J'accélère mon pas. J'ai quitté le 2^{ème} arrondissement pour entrer dans le 10^{ème}. Je passe devant de nombreuses terrasses, des Kebabs, des MacDo, des coiffeurs ouverts de nuit, quelques galeries d'art, un théâtre.... Je n'ai pas d'argent pour tout cela. J'envie un peu celles et ceux pouvant passer d'un de ses lieux à l'autre sans compter. J'aimerais être de celles pour lesquelles la nuit n'est pas seulement le moment d'un nécessaire repos.

En parcourant une petite place, j'aperçois un groupe de migrants et une peu plus loin, sous un vaste porche, plusieurs toiles de tentes aux couleurs vives. Une camionnette est à l'arrêt juste à côté. Des bénévoles sont en train de réaliser une maraude. Trois d'entre eux distribuent des boissons chaudes, des sandwiches et des couvertures. Une jeune femme vit seule dans une des tentes avec son chien. Les associatifs s'attardent sur elle.

J'arrête de marcher. Elle est un peu moi. Ils insistent pour l'emmener vers un abri, au moins pour ce soir. Ses gestes sont nerveux et saccadés. Elle tient une cigarette éteinte entre ces doigts.

«Fuck off. Let' me stay here. I do not need your help. It's too late.» Ils n'insistent pas et posent délicatement un verre de soupe et une couverture devant la tente. Elle rallume sa cigarette à leur départ. Autour, les hommes de ce camp improvisé font mine de l'ignorer.

Je reprends ma marche. Les visages de la nuit sont très différents de ceux du jour. Ce Paris là me plaît moins. Quelques regards embués accompagnent de fortes vapeurs d'alcool ; des groupes d'étudiants parlent bruyamment tout en chahutant ; un groupe de dans une cage d'escalier ; des startpers la jouent nocturne dans un espace de coworking aux grandes baies vitrées tournées vers la rue ; des filles sortent d'un bar en riant ; un petit vieux traverse ce monde hostile, la peur au ventre.

Après le 10^{ème}, je remonte le 19^{ème} vers la Villette. Le décor se fait moins bobo. Les voitures garées ne sont plus les mêmes. Les tags sont plus abondants. La saleté également. J'accélère mon pas à la limite de la course à pied. Certaines rues sont complètement désertes. Je n'aime pas cela. Et ma batterie m'a complètement lâchée. Je suis une direction à l'instinct à partir des axes mémorisés. C'est très angoissant de ne plus sentir le cordon ombilical de mon GPS.

Au coin d'une grande avenue et d'une rue un peu familière... j'hésite. A droite ou à gauche ? Je ne dois plus être très loin. Tout dans mon attitude doit montrer de la familiarité. J'essaie de ne surtout pas ressembler à une personne cherchant son chemin. Pas à cette heure-ci. Sur un palier, j'aperçois une vieille dame en train de sortir son chien.

«Pardon madame, je cherche la direction de la Villette».

Ma question semble l'effrayer. Elle a un petit mouvement de recul, puis me dévisage. Ce qu'elle voit semble la rassurer.

«Alors, vous marchez tout droit sur trois cent-quatre cents mètres, puis vous tournez à droite. C'est à quelques minutes d'ici. Vous n'êtes plus très loin.»

«Faites attention à vous mademoiselle.»

«Merci.»

Un peu de chaleur dans une voix, cela fait du bien.

En tournant à droite, j'aperçois une patrouille de police banalisée. Trop tard et trop suspect de revenir en arrière. Je garde mon cap et passe à quelques mètres d'eux. Un des policier assis sur le siège avant droit du fourgon me regarde, les yeux dans le vague.

Enfin, je tape le nouveau digicode douloureusement mémorisé, puis je monte les marches quatre à quatre avant de claquer la porte derrière moi.

«Moins de bruit, connasse !»

Dans l'obscurité, plusieurs filles sont déjà couchées.

«Désolé.»

«Pouffiasse !»

Je glisse à pas feutrés vers la cuisine pour boire un grand verre d'eau. Cette longue marche m'a assoiffée. J'attrape un des sucres posés sur la table puis je croque un carré de chocolat noir.

Etonnant... dans le prolongement de la porte, j'aperçois la paillasse de Soon. Déserte. Elle devrait être là. Encore plus surprenant : son carré dans le placard est vide. Une étiquette attribue désormais son espace à une certaine «Karima». Je ne sais pas son nom de famille. Finalement, je ne sais rien d'elle. Aucun moyen de la retrouver en ligne sur des réseaux sociaux ou sur Zeta. Comme Jamila, la voilà devenue un simple souvenir.

C'était la seule personne en laquelle je commençais à avoir confiance ici. Je suis à nouveau seule...

Ne pas craquer... surtout ne pas craquer. Je branche mon portable sur une des prises de la cuisine et je recommence à pianoter. Tiens, un message de Max, l'étudiant rencontré tout à l'heure ! A cet instant, cela n'est pas vraiment une bonne nouvelle. Je suis surtout remplie de l'absence de Soon.

J'éteins la lumière et regagne ma paillasse silencieusement. Elle a été soulevée et fouillée ! Encore une me croyant assez bête pour laisser

mes trésors derrière moi ! Je cale mon dos sur le sol en relevant mes genoux. Chaque vertèbre, chaque musculature, chaque ligament semble m'appeler au secours. Ces tabourets de l'atelier sont un vrai supplice. Et rien autour de nous pour se reposer un peu. Je ne sais pas comment les plus vieilles font pour tenir. J'ai bien remarqué les paquets d'Effergal codéiné tant prisés par plusieurs de mes compagnonnes d'infortune. Souvent, j'ai également aperçu l'alcool discrètement présent sur le lieu de travail. La drogue aussi. Mais avec un peu de recul, je ne sais pas où est la douleur la plus profonde : dans ces gestes sans ergonomie, ou dans l'absence totale de sens à ce travail aux suites inconnues.

Progressivement, mes poings se desserrent. Ma nuque se relâche. Je tourne ma tête sur le côté en sentant calé contre mon ventre tous mes biens les plus précieux. Puis je poursuis ma marche dans les pas de Morphée...

Episode 18 : La leçon

7h. Aujourd'hui je me lève pour donner un cours à Science Po. Une séance sur la vie en commun et les possibilités de la fiction pour construire des communs dans nos sociétés.

Oui, difficile de vivre seulement de mes droits d'auteurs. Sans mes cours et des interventions en entreprise, cette vie sur Paris serait impossible. Même avec le salaire plus confortable d'Inès.

8h30. Les étudiants sont là, bien à l'heure. Certains viennent voir l'auteur. Pour la plupart, ils ne me connaissent pas. Ils sont là surtout pour valider une «U.E» de plus.

«Savez-vous ce qu'est un commun ?».

Une étudiante me répond immédiatement.

«Oui, on a eu un autre cours sur l'histoire de la pêche, Ostrom et tout ça.»

«D'accord... Aujourd'hui, je vais revenir sur cette question en m'intéressant au rôle de la narration dans ce processus.».

L'enthousiasme des étudiants est à son paroxysme. L'un d'entre eux, comateux, baille la bouche grand ouverte à trois mètres de moi.

«Comment pourrait-on construire un commun riche de vos différences et de toutes les différences habitant le présent de ce cours ?»

«En parlant»

«Oui bien sûr. Mais pas seulement. Surtout en étant dans une activité commune. Y a-t-il un problème dont la plupart d'entre vous souffrirait ? Un problème attachant ?»

«La cafétéria». Les rires remplissent tout à coup le grand silence du début.

«Oui, bien sûr le déjeuner. Et quoi d'autre ?»

«L'avenir. Le changement climatique maintenant irréversible.».
Nouveaux rires, plus incompréhensibles pour moi.

«Le devenir professionnel de chacun d'entre nous. En vrai on est un peu perdu. On a l'impression que tous les grands changements actuels vont nous concerner : la guerre, les transformations géopolitiques, la multiplication des pandémies désormais plus visibles, le réchauffement de la planète, l'inhabitabilité d'une partie de la terre... mais on voit mal comment. Surtout à l'échelle de chacun des jobs en jeu. Quels seront les futurs durables du travail ?».

Je sens enfin un bon angle.

«Voilà une vraie inquiétude. Pour construire un commun profond, il faut un problème avec une résonance dans le passé et le futur pour celles et ceux pris dans une même expérience. Les futurs durables du travail sont un vrai fil pour aller vers des communs. Le passé du travail est de toute évidence inadapté. Et les imaginaires habituels sur les futurs du travail sont dépassés. Il faut enquêter ensemble pour aller vers de très provisoires solutions.».

«Ça rappelle un peu un philosophe américain rencontré dans un autre cours : John Dewey.».

«Oui, mon propos emprunte à deux courants philosophiques : une certaine phénoménologie et le pragmatisme américain. Pour le pragmatiste John Dewey, les communs sont indissociables de l'activité collective. On trouve un sens du commun dans l'activité elle-même, en particulier lorsqu'elle aborde une inquiétude partagée par une partie de la société. Il faut alors expérimenter des diagnostics et des solutions. Le problème est largement démocratique et pragmatique en même temps. La conversation doit être la plus ouverte possible. Hors de question de décréter à l'avance le cadre du commun, son vocabulaire, ses logiques, ses acteurs, ses techniques. Le fil de la conversation lui-même doit toujours pouvoir envelopper des nouveautés. Sans cette ouverture, pas de démocratie, et pas non plus d'efficacité collective.»

«Mais aujourd'hui avec les réseaux sociaux et plus encore avec Zeta, les conversations inquiètes ont un cadre invisible. Zeta définit des règles en amont de toutes les conversations. Des règles invisibles et donc votre raisonnement ne marche pas.»

«Vous avez raison. Les technologies devraient être capables d'être bavardes sur leur propre fonctionnement pour être véritablement ouvertes. Les règles à l'œuvre dans leurs algorithmes, les directions de leur IA, devraient toutes être discutables, questionnables, dépassables. Mais il n'en est rien. La route vers les communs est donc biaisée. Elle est orientée pour lier communs et valeurs stratégiques. Il n'y a pas de mal à cela dans l'absolu. Je ne vois aucune raison à une forme d'incompatibilité entre communs et profits et communs et espaces marchands. Mais en l'espèce, le processus managérial invisibilisé dans la technologie, fluidement incorporé dans ses usages, pose un problème tournant rarement à l'inquiétude. Trop invisible, trop secondaire, trop tiré par l'addiction, il disparaît.»

Une partie du public me donne enfin un peu d'attention. Je ne cherche pas la lutte. Enseigner a toujours été un plaisir pour moi. L'occasion de sortir de la seule écriture pour être également dans le dialogue.

«Mais comment peut-on aujourd'hui développer de nouveaux communs ? Être et faire des «ensemble» par l'activité ?»

«Peut-être en étant ensemble dans la critique de nos organisations digitales. En étant collectivement critiques. En n'oubliant pas d'associer encore et toujours la critique à des expérimentations et des reconstructions. Mais prenons un exemple. Comment pourriez vous toutes et tous contribuer à un commun ? Comme vous pouvez le constater, l'enjeu n'est pas seulement de partager un même lieu et un même sol. Beaucoup d'entre vous sont là, et ils ne sont pas pour autant co-présents. Le lieu partagé ne suffit pas. Votre affiliation à Science Po et votre inscription à ce cours ne suffisent pas non plus. Tout cela n'est pas suffisamment attachant.»

«Je ne comprends pas. Ça fait partie de notre identité commune. Et tous nos outils digitaux reprennent bien cela, le martèlent, l'installent.»

«Un commun est paradoxalement installé par les différences, vos différences visibilisées par l'activité, la conversation collective notamment. A condition qu'elle soit la plus ouverte possible. Il faut mettre en conversation vos passés et vos futurs pluriels. Vous avez toutes et tous des passés multiples, riches et différents. Pour

construire un commun, il faut s'appuyer sur ces écarts. Puiser dans vos parcours passés, vos bifurcations, vos accidents et tout ce à quoi vous avez tenu dans le passé, tout ce par quoi vous avez tenu. Il vous faut également échanger sur vos aspirations, vos peurs, vos ambitions, vos désirs multiples d'avenir. Les modalités d'organisation de cette conversation sont un commun à proprement parler. Tout ce que je viens de dire est probablement familier pour vous. Pour devenir une promo, une classe, un groupe, vous faites tout cela. Avec plus ou moins de succès. Surtout, des activités multiples viennent aborder des problèmes communs : des travaux de groupes, des ateliers, des sorties à organiser, des activités associatives... A la fin, ce «faire ensemble», ce «faire avec vos différences», constituera ou pas votre commun. Au-delà de l'espace et des attachements prédéfinis, le commun va prendre corps dans ce fil d'activité alimenté et vivifié par vos différences. Il prendra la forme de pratiques communes permettant de faire cohabiter de façon harmonieuse vos différences ou alors de modes d'organisation amplifiant des différences productives.»

«Mais si l'on change d'échelle, les animaux, le patrimoine, la planète vont-ils être pris dans ce genre de mouvement ? Ce que vous décrivez est lié à des attachements très locaux...»

«Tout va dépendre de l'ouverture. C'est sûrement la partie la plus critique. Certains d'entre vous ferez de la politique. La politique et le politique devraient être au cœur de cette ouverture. Ils devraient être engagés en permanence dans des activités d'ouverture, entraînés par la plus profonde des inquiétudes. Il faut sans arrêt ouvrir les enquêtes locales à des problématiques plus larges. Vos attachements et les agencement au cœur de vos problèmes sont parfois fixés au bout du monde. Tout, tous et toutes doivent participer au fil de l'enquête. Bien sûr, les animaux et la planète ne parlent pas. Pas directement. Ils ont besoin de médiations dans les grands récits politiques. Sans médiations, sans un grand parlement d'humains et de non-humains, ils seront sans voix. Leurs événements passés et futurs doivent faire partie de la conversation, aujourd'hui plus que jamais.»

«Et c'est là pour vous qu'interviennent la fiction et la narration ?»

Je marque une longue pause, un silence supposé inspirant.

«Oui, exactement. Une narration par le texte, l'image, le geste, les figurations, est essentielle afin de produire des communs. Une narration ouverte sans laquelle le commun sera impossible. Il faut écrire, imager, figurer ensemble. Ouvrir toujours plus loin le récit à de nouveaux participants humains et non-humains, et en collant toujours au plus près des inquiétudes et des attachements exprimés par chacun.»

«Cela nous rappelle ce sociologue mort il y a deux décennies...»

«Bruno Latour ? Il a été professeur ici. Il est dommage que beaucoup l'aient déjà oublié. Il était très influencé par le pragmatisme et les approches philosophiques de James, Whitehead, Dewey, Mead ou Deleuze.»

«Ces noms sont bizarres... ce sont tous des américains ?»

«Non, et là n'est pas le problème. Ce sont des philosophes soucieux de prendre la vie dans son mouvement permanent. Rien n'est, tout devient. Et dans le devenir, tout est conséquence. Les textures, matières, formes et forces de ce monde ne sont pas des choses éternelles. Elles arrivent, elles deviennent et ont une force dans ce mouvement. Ainsi tous les événements du monde ouvrent à des possibles. Ils ouvrent le présent. Nos libertés sont dans ces possibles.»

«Complicé tout cela... pour revenir à la narration, vous avez des techniques à nous apprendre ? Comment devenir les facilitateurs de communs ? Est-ce que Zeta peut nous aider ?»

«Je ne suis pas très optimiste sur Zeta... Créer des valeurs stratégiques par le digital, facturer, vendre des données, suppose le plus souvent de fractionner, d'interrompre, de recouvrir l'expérience du vivant...»

«Et de la consommer ?»

«Oui. A l'infini. L'infini de la temporalité des grands agencements managériaux supposent l'infinité spatiale d'une terre transformée en ressource. Cette planète américaine est depuis longtemps déjà un grand problème.»

«Mais désormais nous sommes tous régulés par des passeports numériques limitant nos mouvements. Nous avons un crédit carbone à

vie. Nos déplacements et nos voyages les plus larges se font tous avec Zeta. Dans le frais de nos petits appartements.»

«Oui, et cela semble porter ses fruits. Marx avait pensé une loi tendancielle de la baisse du taux de profit. Lénine avait expliqué qu'elle ne s'appliquerait pas vraiment, ou alors sur un horizon très lointain. L'impérialisme, l'exploitation toujours plus éloignée et profonde des ressources de notre planète allaient permettre la survie du capitalisme. Aujourd'hui, cette limite est devenue spatiale. On exploite des minéraux sur la Lune et sur Mars. Surtout, on est passé au stade d'après : tout notre imaginaire est utilisé à l'infini afin de générer des créativité serviles. Si nous sommes en train de sauver cette planète et notre avenir, cela n'est absolument pas en co-produisant de nouveaux communs.»

«Mais en quoi de nouvelles voies narratives pourraient-elles nous sauver ? »

«Elles ne nous apporteront rien en tant que telles. Elles nous aideront seulement à reproblématiser ce qui doit l'être.».

Je répartis mes étudiants en trois groupes et leur demande de construire un récit commun sur mon cours. Un récit signifiant pour chacun des contributeurs.

Afin de cadrer un minimum l'exercice, j'ouvre l'interface d'un vieil éditeur collaboratif : un «framapad». Il s'agit d'un traitement de texte très portable. Chacun peut écrire et contribuer à partir d'un simple lien URL. Il se voit alors assigné une couleur d'écriture unique. Il peut ensuite associer cette couleur à son nom ou un pseudonyme. Il y a des années, cet outil open source était seulement textuel. Aujourd'hui, chaque contributeur peut apparaître sous forme d'avatar et contribuer oralement ou graphiquement à une discussion. Le texte commun reste cependant la principale sortie de cette technologie.

«Vous avez sans doute déjà entendu parler de cet outil, un pad ? Chacun va avoir une couleur. L'idée est que le texte final soit un vaste arc en ciel, une narration la plus composite possible. Pas question de voir une couleur dominer ou de voir les couleurs se superposer. L'idée est d'arriver au récit le plus collectif possible, avec des couleurs

entremêlées. Je vous laisse une petite demi-heure et je suis cela en ligne.».

Les plaisanteries se multiplient à l'écrit. L'humeur est d'abord taquine. Certains commentent mon col de chemise mal ajusté. D'autres les redondances du cours. D'autres encore l'étrangeté de la démarche. Mais le collectif semble bien jouer le jeu. Les narrations commencent. Certains écrivent. D'autres retouchent et complètent. Certains groupes échangent sur le chat et activent les avatars. Ils invitent même des participants de l'extérieur.

Au bout d'une quinzaine de minutes, les blocs narratifs se forment. Souvent dans plusieurs directions en même temps, sans structure, sans cohérence, avec de multiples ruptures de style et de narration. Je sens un vrai amusement et l'arrivée de ma propre pastille de couleur dans chaque groupe redonne un peu de tension.

«On débriefe ?»

«Vous voyez, c'est un peu le bazar. Ça part dans tous les sens. Pour arriver à ce commun, il faut se parler, décider des règles communes d'écriture. Sans cela, pas de commun possible. Il faut également des rôles : des contributeurs, des lisseurs, des relecteurs... Dans le cas contraire, pas de commun non plus. Un commun n'est rien sans organisation. Et vous l'avez vu, en particulier pour le troisième groupe ayant rendu public son pad : pas de commun sans public et sans publicité. Un commun doit sentir le regard et l'attention publique. Il doit s'en nourrir, s'en enthousiasmer, se remplir d'un désir public. En sentant ces centaines de personnes venues de l'extérieur vous regarder, ou en les fantasmant, vous avez donné une tension à la dynamique narrative. Vous avez produit un public dont vous-même avez fait partie. Cette ouverture était très importante pour Dewey. Elle incarnait le phénomène démocratique authentique. Bien sûr, pour lui, la narration n'était qu'une forme d'activité parmi beaucoup d'autres. Mais dans la dynamique conversationnelle, elle était essentielle. En rentrant moi-même dans le pad de certains groupes, en m'affichant comme un regard, je vous encourageais à vous exprimer. Je valorisais cette expression individuelle. Mais vous l'avez compris : pas de commun sans individualités et pas d'individualités sans commun. Le bijou de l'individualité a besoin de l'écrin des communs.»

«A la fin, c'est un peu étrange tout cela... ce public ressemble un peu au surveillant dans la tour de la prison de Bentham ?»

«Il y a un lien avec cette histoire souvent mal comprise. Bentham avait imaginé une prison où toutes les cellules seraient en arc de cercle autour d'une grande tour centrale. Chaque cellule serait totalement visible pour l'extérieur, constituée uniquement de barreaux et sans angle morts. La tour devait comporter des trous permettant l'observation. Cependant, Bentham avait proposé un dispositif particulier : si les gardiens pouvaient voir les détenus à travers ces orifices, il était impossible pour les détenus de savoir si des gardiens étaient effectivement en train de les regarder. Le philosophe Michel Foucault a repris cette idée pour incarner les processus disciplinaires à l'œuvre dans les sociétés modernes. Plus tardivement dans ses travaux, il a insisté sur de nouvelles rationalités et gouvernementalités à l'œuvre dans nos sociétés. Mais dans une partie de ses écrits, il a également suggéré la libéralité à l'œuvre dans la prison de Bentham. Elle est l'événement d'individus devant être responsables de leurs actes, disciplinés et individualisés par la prison elle-même. Et ce regard, ce public, est capital dans l'accouchement de ces éthiques. Sans public, pas de politique. Au-delà de l'idée d'une altérité, un dispositif doit ouvrir l'activité des cellules, il doit leur donner une portée morale par des sanctions, des valorisations, des procédures plus ou moins favorables, des statuts reconsidérés en permanences... Il y a effectivement chez Bentham une forme d'ouverture. Cependant, elle n'est pas ce fil d'enquête pleinement ouvert dont je viens de parler avec Dewey. Elle est davantage une perspective et une transparence. Finalement, l'individualité ne s'articule pas avec un commun, une co-construction chez Bentham. Le public reste un regard, pas un participant actif. Désolé du vocabulaire un peu pompeux, mais les individus sont ici davantage disciplinés que «communalisés». Les dispositifs modernes de la prison ne sont pas un commun. Ils sont une forme de domination brute. Cependant, d'autres types de dispositifs peuvent être mis en œuvre, pensez notamment au pad utilisé tout à l'heure. Un dispositif lui-même négociable, contestable, explorable par le plus grand nombre. Un discours rendant réversible acteurs et public. Pas la tour massive et impénétrable placée au centre de la prison par Bentham.»

«Croyez-vous dans des formes d'élites ? Avec de tels processus, j'ai l'impression que l'on peut pleinement se passer de cadres et de dirigeants ?»

«La plupart des philosophes en arrière-plan de mon propos, notamment Dewey, James, Mead ou Whitehead, n'ont jamais envisagé une société totalement aplatie, sans hiérarchie, sans forme d'élite. Il faut des médiateurs et des facilitateurs à l'enquête. Si l'apprentissage envisagé par les pragmatistes et certains phénoménologues est le plus souvent indissociable des pratiques, de l'expérimentation, de l'exploration aventureuse, il n'exclue pas les expertises sur certains domaines. Le mouvement même de l'enquête doit cependant rester ouvert et donc démocratique. Par ailleurs, un commun nécessite des modes d'animation.»

«Vous n'avez pas vraiment répondu à la question des élites...»

«Oui c'est vrai. Elle me gêne un peu car ma réponse va peut-être vous sembler incohérente. Et elle brouille un peu mon message plus général... Oui, nous avons besoin d'élites sur ces expertises à secondariser. Oui, il faudra toujours des animateurs voire des leaders à nos organisations. Avec Ricardo, je crois dans la nécessité d'une circulation de ces élites. Elles doivent se régénérer et être elles même dans un mouvement d'ouverture. Dénier la présence d'élites revient à laisser un mouvement fondamental dans l'ombre et à l'abris d'une régulation démocratique.»

J'aime ce moment d'échange. Même si une partie du public n'est pas réceptive, cette conversation est importante. Et elle se fait, sans la médiation invisible d'une infrastructure digitale. Avec des modalités immédiatement questionnables, dénonçables, remplaçables par des femmes et des hommes de bonne volonté.

12h15. Je quitte Science Po pour retourner écrire. Cette séquence a été inspirante. Une partie des questions peut même donner une nouvelle impulsion à ma narration.

Dans le métro, mes voisins sont tous dans un autre monde. La plupart ont leur lunettes immersives sur le visage. Un système de sécurité est activé autour d'eux. Il les alerte sur les comportements inhabituels

dans le wagon. Les autres sont sur leur portable. Une personne à côté de moi lit un livre. Je ne résiste pas à l'envie de lui poser une question...

«Vous avez pris une machine à voyager dans le temps ?».

Elle rit. «Non, j'aime lire. C'est la meilleure façon de passer ce moment. C'est ma méditation.».

Je n'en dis pas plus pour ne pas l'importuner.

Autour de nous, le silence est roi. Personne n'est co-présent dans ce moment. Pourtant nous allons bien ensemble quelque part. Seuls ensemble...

Arrivé à ma station, je me hâte de remonter vers la bouche de métro et de marcher vers la maison. Les idées sont déjà en mouvement dans ma tête. Elles naviguent entre mes mains et mes pensées. Je suis déjà en train d'écrire sans le faire vraiment.

Ne pas perdre le fil. Surtout, ne pas perdre le fil...

Episode 19 : Démissionner sans se résigner

8h30. La nouvelle a fait l'effet d'une bombe sur Zeta. Depuis, les appels se multiplient sur mon portable. Je ne réponds pas.

Pour la première fois de ma vie, tout prend un sens. Dans un acte de résistance. Dans un non. Mais résister ne suffit pas. Il me faut également proposer.

J'ai envie d'élaborer des narrations différentes. D'animer des lieux ou des rencontres dans des espaces publics. De trouver les pratiques permettant de partir des problèmes et des désirs du réel. De redonner au monde ses véritables continuités et ses fluidités, sans les fissurer parfois au profit de modèles économiques inutiles voire toxiques.

Depuis plus de vingt ans, notre expérience est devenue sacrificielle. Nous nous sommes engagés dans un grand renoncement pour sauver notre planète. Nous avons fixé les êtres, limité les déplacements, recyclé à l'infini les matériaux, abandonné des rêves de progrès. En parallèle, nous avons laissé nos imaginaires, nos espoirs, nos désirs dans les mains de Zeta. Il s'agissait sans doute de panser ou de masquer des blessures, d'être pris dans quelques choses. Etrangement, cette nouvelle forme d'apocalypse n'a pas rompu le lien avec la planète comme ressource. Nous avons déplacé les marchés. La sobriété, le durable, le féminisme, l'inclusion, le responsable, sont devenus à leur tour des produits et des services. Là où les communs et des modes d'organisation plus solidaires auraient pu nous aider, nous nous sommes laissés ré-enfermer dans un nouveau cycle de promesses et de spéculations.

J'ai contribué à cela. Il est temps de faire autre chose et de goûter à de bonnes solitudes. Je n'en peux plus de ces réunions, de ces rituels, de ces injonctions à la mode managériale du moment. Avoir rendu tout plus alternatif et durable, s'engager sur un Zeta propre, était une illusion.

Bien sûr, Mark me soutient pleinement. De loin et au plus profond de mon cœur, je sens mon père m'encourager également. J'ai seulement un peu peur pour mes enfants. C'est la fin d'un beau salaire pouvant

assurer leur avenir. Je remplace peut-être le revenu par l'exemple. Un grand mot je sais, mais après toutes ces années, j'ai tellement honte de la fausse solution à laquelle j'ai contribué.

Durant ces décennies où la température, les incendies, les pandémies, les pollutions étaient devenues rapidement insupportables, il avait fallu mettre un grand coup de frein. Un coup de frein devenu accélérateur pour d'autres. Le cycle des grandes promesses ne s'était pas arrêté. Il s'était seulement reporté.

10h45. On sonne à ma porte. Je fais apparaître l'hologramme du hall. Shaz Sanders, le patron de Zeta France en personne est là, planté devant ma caméra... Après une courte hésitation, je lui ouvre.

«On peut parler ? Je ne te dérange pas ?»

«Non, entre. Tu veux un café ?»

«Oui merci.»

Sa mine est grave. J'ai l'impression d'avoir déclenché une crise majeure. Il est là pour faire le pompier.

«Ton appartement est magnifique. Tu es propriétaire ?»

«Oui. On a fini de rembourser notre prêt il y a deux ans. C'est un très bel investissement. Et un vrai nid de calme dans Paris.»

J'ouvre la porte-fenêtre menant vers notre patio. Des odeurs d'orangers et de citronniers vont baigner notre discussion.

«Tu es sûre de toi ? Tu veux tout arrêter ? Maintenant... en plein milieu de notre projet le plus stratégique. La presse va se déchaîner. Ta décision va forcément être vue comme un acte de défiance.»

«Je sais. Mais je n'y arrive plus.»

«Il y a plus de 15 000 emplois en jeu avec le projet. Et notre cours de bourse est totalement calé sur les nouvelles données chaque jour par le groupe. La réputation de l'univers Zeta est devenue la réputation de la boîte tout entière. Et tu es une des principales pilotes de ce grand train !».

Je ne réponds pas. Le silence est lourd.

«Et si tu prenais de longues vacances ? Le temps nécessaire. Pars au soleil. Si tu préfères, on peut aussi te réaffecter. Mais par pitié, ne prends pas la casquette d'une lanceuse d'alerte. Pas ça !»

Sanders me supplie... c'est tout simplement incroyable.

«Je ne ferai pas d'esclandre. Aucune conférence de presse ou déclaration tonitruante sur les réseaux sociaux. Pour l'heure, je vais faire une pause. Après cela, je porterai un projet différent. Plus éducatif. Peut-être en lien avec une association ou une fondation.»

«Tu veux vraiment nous quitter ! Zeta a pris en charge ta reprise de formation, puis ton sabbatique il y a 3 ans. On a aussi aidé ton mari dans sa réorientation professionnelle.»

«Je connais ma dette. Jour et nuit, semaine et week-end, depuis plus de sept ans je passe mon temps à la rembourser en donnant tout mon temps et toute mon énergie à Zeta.»

«Les prochains chapitres s'annoncent passionnants. De plus en plus, nous devenons l'université, la bibliothèque, l'hôpital et même le service public de cette planète arrêtée. Nous remettons du mouvement là où il n'y en a plus. Nous redonnons de l'espoir à tous. Nous remplissons cette planète de désirs. Des désirs plus durables.»

«Nous avons échoué Shaz. Plus que jamais, les gens sont seuls ensemble. Et nous n'avons pas remis les humains, les animaux, les écosystèmes et la planète en symbiose. Nous avons réactivé de nouvelles apocalypses. Pour couvrir les sacrifices des plus pauvres, nous avons pansé le monde. Pour les plus riches, nous avons réouvert de nouveaux horizons, de nouveaux sols à posséder sur la surface de l'avenir. A la fin, nous avons donné à certains des sacrifices, et à d'autres des utopies rentables. Nous avons sauvé le monde par le marché.»

«Tu as été aux manettes avec nous. Tu as voulu tout cela. En tous cas, je n'ai pas souvenir de t'avoir entendu te plaindre et refuser le gros chèque à la fin du mois.»

«C'est vrai... mais là j'ai envie d'autre chose. Comprends-moi. Et je ne pense pas pouvoir construire et pousser cet autre chose de l'intérieur de Zeta.»

«Tu me fais de grandes leçons de morale. Chaque jour, nous éduquons, nous informons. Chacune et chacun a sa voix. Chacune et chacun peut dépasser ses limites, devenir un autre avec un avatar plus droit, plus fort, plus drôle, plus juste...»

«Oui, et que produit tout cela ? Des fantasmes d'images, des héros, des évasions, des fictions. Sur le fond, les différences, les frustrations et les problèmes sont toujours là. Ils ne s'expriment pas vraiment. Ou alors ils le font toujours dans les espaces nous permettant de construire nos zones de profit. On ne sert pas une grande cause Shaz. On est au service d'une grande vague de promesses sans cesse renouvelée. Tout le groupe est condamné à coloniser le moment futur après avoir été le grand possesseur des espaces passés.»

«Je ne te ferai pas changer d'avis ?».

Je regarde par la fenêtre. Le voisin embarqué par l'ambulance l'autre jour est en train de rentrer chez lui. Il marche tellement vite. De là-haut, sa démarche ressemble à un pas de danse, un pas joyeux. Je l'envie. Il n'a jamais d'horaires réguliers. Son pas n'est ni celui d'un flâneur, ni celui d'un marcheur en chemin vers quelque part. Son pas est simplement attentif aux autres.

«Non, ma décision est prise.».

Sans un mot, Sanders se lève, reprend son manteau sur le fauteuil d'en face, puis passe tout près de moi. Il pose sa main sur mon épaule, toujours silencieux. Puis il regagne la porte.

Je ne le reverrai plus jamais. Tout un monde d'honneurs et de statuts part avec lui. Ce monde auquel m'avait préparé ma mère. Celui au bout de la route d'un «travaille bien à l'école».

Pour la première fois depuis bien longtemps, je me tasse dans le canapé. Les bras le long du corps, je ne fais rien. Mon père est à mes côtés. Je le sens fier de moi. La petite enfant si heureuse de marcher avec lui est fière également. Il y aura des moments difficiles. Des doutes sur le bien fondé de cette décision. Après tout, je ne vais pas changer le monde. Pas à moi seule. Mais il était nécessaire de quitter la jumelle de Shéhérazade. De ne plus être dans l'événement incomplétant de ses mots, de ses images, des affects, des matières à

l'œuvre dans ses mouvements. A moi de dévoiler le monde de son for intérieur. A moi de le faire avec d'autres dans la direction des vrais problèmes de mon temps.

Episode 20 : Reprendre ses études

Max m'a rappelé hier. Il m'a proposé de venir assister à un cours avec lui, dans les locaux de Sciences Po. J'ai un peu peur. C'est un des temples de la république. Peut-être l'un de ceux où ma clandestinité serait la plus visible. D'abord, j'ai été très tentée de lui dire non. Puis rapidement, j'ai senti dans sa proposition tout ce monde vers lequel j'ai toujours eu envie d'aller. Un monde de connaissances, de découvertes, d'explorations, de décryptages. Pour la première fois depuis neuf longues semaines, je ne me rendrai pas à l'atelier.

«Max c'est d'accord. Je te retrouve à 8h15 devant l'entrée de la rue Saint Guillaume.».

Le cours du jour est fait par un intervenant extérieur. Un écrivain spécialiste de la question des changements sociétaux et de leurs liens avec le capitalisme. Des questions encore bien abstraites pour moi.

«Ne t'inquiète pas, c'est une option. La plupart des étudiants inscrits viennent du programme central ou de masters. Ils ne se connaissent pas. Tu seras noyée dans la masse.».

Dans la salle de cours, une centaine d'étudiants sont déjà assis. Certains ont leurs lunettes virtuelles sur le visage. Beaucoup utilisent leur portable.

Un drôle de personnage entre dans la pièce, avec un costume élégant et des basquettes blanches un peu détonantes.

Je l'entends échanger avec un collègue venu le saluer.

«Je n'ai plus de voitures depuis longtemps. Depuis notre déménagement sur Paris, je marche et je combine mes déplacements avec des transports en commun».

Le cours commence. Il aborde des questions importantes sur le vivre ensemble, les communs, l'individualité. Beaucoup de questions auxquelles je n'ai jamais réfléchi. En tous cas pas dans ces termes. Le propos est passionné, engagé, interpellant. Dans mon immeuble du Caire, plusieurs jeunes suivaient des formations en management.

Jamais je ne les ai vu comme des acteurs politiques. L'intervenant donne une importance toute particulière au «phénomène managérial». Il organise nos vies. Il structure l'avenir. Pour moi, le management est une mousse, un nuage de fumée, de l'inconsistant. Il est marketing ou comptabilité dans le meilleur des cas. Il accompagne la production de biens et de services. Tout cela dans l'espace et le temps bien délimité et confiné des entreprises.

A plusieurs reprises, je vois l'intervenant me regarder, un peu étonné. Il me trouve sans doute décalée par rapport au reste de l'audience. Par mes vêtements, par mon âge... et par mon attention peut-être. A la différence de mes camarades, j'ai un immense respect pour le savoir. Je bois chaque parole, même la plus mystérieuse. Avec plaisir, je prends des notes sur un calepin donné par Max.

Assis à mes côtés, mon compagnon de terrasse écoute lui aussi avec le plus grand sérieux. A certains moments, il pianote sur son téléphone, mais toujours pour chercher un mot ou un auteur cité par le professeur.

Pourquoi m'a-t-il rappelé ? Tout nous sépare. Je viens d'ailleurs, de très loin. Nos différences sont probablement irréconciliables. Quel âge a-t-il ? 21 ans ? 22 ans ? Dans tous les cas, il est plus vieux que moi. Ses gestes sont un peu maniérés. Même sa façon de prendre son stylo du bout des doigts est à elle seule un autre monde social. Un univers tellement éloigné du mien. Et pourtant, mes années de lecture et d'interrogation convergent avec les siennes. Comme lui, j'ai envie de lire, d'analyser, de comprendre. Comme lui, j'estime le savoir.

La fin du cours approche. Max me fait signe de me lever.

Nous nous dirigeons vers la cafétéria. Autour de nous, les conversations sont joyeuses et bruyantes.

«Tu veux un café ?»

«Oui, je veux bien un café double.»

Max est perdu dans ses pensées. Par la baie vitrée, nous voyons notre professeur d'un jour traverser la rue. Lui aussi a l'air perdu dans le fil d'un raisonnement ou les vapeurs d'un rêve. Il s'arrête pour répondre à un coup de téléphone. Puis il repart d'un pas décidé.

«Cela ne t'a pas donné envie de reprendre tes études ?»

«Si... et j'aimerais beaucoup être ici. Suivre un cursus en sciences politiques. Ça a l'air passionnant. Comme le cours de tout à l'heure. Même si l'intervenant était un peu bizarre.»

«Et pourquoi ne le ferais-tu pas ? On a une association pour accompagner la réinsertion scolaire et universitaire de gens comme toi.»

«De gens comme moi, c'est-à-dire ?». Je suis profondément blessée. Me voilà placée dans une case, assimilée à un statut. Dégradée.

Le charme est rompu.

«Je veux dire... tu as quitté ton pays et pour l'instant tu n'as pas encore la bonne solution pour trouver ta place ici.»

«On peut dire ça.» Je regarde mes doigts et la paume de mes mains. Elles sont abimées par le travail. J'ai l'impression de voir ma mère dans ces marques sur ma chair. De coller à cette image un vieux souvenir du passé. Assise à ses pieds, à côté de sa machine à coudre, je laissais le bruit de son travail me tenir compagnie. Je la réentends me dire : «Toi, tu travailleras bien à l'école. Tu iras plus loin que cette machine, ce boulet».

«As-tu les coordonnées d'une personne ? Un mail ou un téléphone ?»

«Pour l'association dont je te parlais ?»

«Oui. J'aimerais beaucoup candidater. Dans ma situation, j'ai peut-être une chance».

Je n'ai plus envie d'être seule dans la foule. Je veux être avec eux. Agir avec eux pour un monde meilleur dont nous serions les gardiens de l'ouverture.

Episode 21 : Les nouvelles Shéhérazade

Agnès, François et Akila vont continuer leur route.

A eux de questionner et de faire converser tous les dispositifs du monde sur leurs hypothèses invisibles ou trop visibles.

Nous avons besoin d'apocalypses. Le vivant tout entier est révélation et dévoilement.

Mais ces vagues ne doivent plus incompléter le monde.

Soyez les nouvelles Shéhérazade !

Faites atterrir notre modernité sur un sol plus commun.

Zeta peut-être un bien. Ne la dénigrez pas. Au pire, elle sera un moment grisant.

Et ne reniez pas les forces de la modernité ou celles des Lumières.

Le progrès doit rester une possibilité, une logique possible et du possible.

Multipliez les Shéhérazade. Quittez-ma jumelle pour aller vers la multiplicité des récits, des images et des figurations.

Au plus près du vivant. Dans le vivant et sa pluralité.

L'avenir est plutôt sombre. Mes interruptions et rebondissements vont devoir faire avec les guerres, les pandémies, les doubles et une crise majeure de notre planète.

N'ignorez pas ces fils durs en provenance de demain. Ces germes déjà nets dans notre présent. Si le temps est créateur, il peut parfois aussi vous annoncer la couleur. Le noir des catastrophes tendanciennes mais jamais inexorables.

A vous de relever ce défi, cette opportunité incroyable de revivre.

Le management n'est pas un gros mot. Il vous faudra gérer la pénurie comme d'autres ont géré l'abondance.

A vous de l'inscrire dans une gestion plus ouverte sur le monde, une gestologie politique.

Conduire l'activité collective n'est pas un problème nouveau.

Les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Mayas et bien d'autres avaient construit des doctrines.

A vous d'expérimenter dans la continuité des grands débats politiques et philosophiques passés.

A vous d'expérimenter dans les imaginaires, les anticipations et les désirs du futurs.

Il vous faudra organiser les communs d'humains et de non humains, de mots et de choses, de passés et d'avenirs dont les différences seront productives.

Faire du digital un commun au service de ces communs. Plus une autoroute unique vers l'avenir.

A vous de jouer. Devenez les Shéhérazade de vos propres vies. Ensembles.

Pour aller plus loin

Bencheikh J.E. et Miquel, A. (2005). *Les Mille et Une Nuits*, en trois tomes, Collection Bibliothèque de la Pléiade, Paris : Gallimard¹.

Benjamin, W. (1921, 2019). *Le capitalisme comme religion*. Paris : Éditions Payot.

Burnham, J. (1941, 2021). *Managerial revolution*, Lume books.

Chandler, A.D. (1977). *The Visible Hand – The Managerial Revolution in American Business*, Boston : Harvard University Press.

Chebel, M., & Bouldouyre, A. (2013). *Dictionnaire amoureux des Mille et une nuits*. Paris : Plon.

Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*, Paris : Editions de Minuit.

Debord, G. (1967). *La société du spectacle*, Paris : Gallimard.

Ellul, J. (2008). *L'Apocalypse : Architecture en mouvement*, Genève, Labor & Fides, 2e éd.

de Vaujany, FX (2021). «L'histoire du management entre présent et actualité : de Foucault à Merleau-Ponty», *4ème leçon inaugurale du cours TTN*, octobre 2021.

de Vaujany, FX. (2022a). *Apocalypse managériale*, Paris : Editions Les Belles Lettres.

de Vaujany, FX (2022b). «Les Mille et Une Nuits de nos apocalypses managériales : désirer le futur dans le vide et l'incomplétude», *5ème leçon inaugurale du cours TTN*, octobre 2022.

de Vaujany, FX. (2022c). «Imagining the Name of the Rose with Deleuze: Organizational and Self World-Making on the Screen», *Culture and Organization*, <https://doi.org/10.1080/14759551.2022.2105338>

¹ Traduction fortement recommandée à mes lecteurs et lectrices.

de Vaujany, F. et Heimstädt, M. (2022). «A Pragmatic Way to Open Management Research and Education: Playfulness, Ambiguity and Deterritorialization», *Organizações & Sociedade*, 39(103), 750-781.

de Vaujany, F. X., Leclercq-Vandelannoitte, A., Munro, I., Nama, Y., & Holt, R. (2021). «Control and surveillance in work practice: cultivating paradox in 'new' modes of organizing». *Organization Studies*, 42(5), 675-695.

de Vaujany, F. X., & Mitev, N. (2017). «The post-Macy paradox, information management and organising: Good intentions and a road to hell?». *Culture and Organization*, 23(5), 379-407.27

Helin, J. (2023). «Temporality lost: A feminist invitation to vertical writing that shakes the ground». *Organization*, 30(2), pp. 380–395.

Latour, B. (2005). *Reassembling the social*, Oxford : Oxford University Press.

Latour, B. (2019). «Troubles dans l'engendrement, entretien sur la politique à venir», *Revue du Crieur*, 3(14), pp. 60-73.

Leclercq-Vandelannoitte, A. (2022). «The panopticon, an emblematic concept in management and organization studies: Heaven or hell ?». *International Journal of Management Reviews*, à paraître.

Revel, J. (2015). *Foucault avec Merleau-Ponty: ontologie politique, présentisme et histoire*. Paris : Vrin.

Schumpeter, J. A. (1942, 2013). *Capitalism, socialism and democracy*. London: Routledge.

Talisse, R. B. (2013). *A pragmatist philosophy of democracy*, Londres : Routledge.

Whitehead, A. N., & Sherburne, D. W. (1929, 1978). *Process and reality*. New York: The Free Press.

Whitehead, A.N. (1933, 1967). *Adventures of ideas*. New York: The Free Press.

Zask, J. (2015). *Introduction à John Dewey*. Paris : La Découverte.11

Zuboff, S. (2019). *The age of surveillance capitalism*, NY: Profile books.

Présentation de l'auteur

François-Xavier de Vaujany est professeur à l'université Paris Dauphine-PSL et chercheur au sein de DRM (UMR CNRS 7080). Agrégé d'économie, titulaire d'un DEA de stratégie, docteur ès sciences de gestion, HDR, il est également agrégé du supérieur en sciences de gestion. Ses recherches portent sur les dimensions politiques et sociétales des nouvelles formes d'organisation du travail et de leur management. Il s'intéresse tout particulièrement aux dynamiques d'ouverture et de communs aujourd'hui fragilisées par un capitalisme managérial de plus en plus digitalisé. Il est notamment co-rédacteur en chef du *Journal of Openness, Commons & Organizing* (JOCO), éditeur associé de *Management Learning* et membre du board d'*Organizações & Sociedade*. Ses derniers ouvrages sont *Apocalypse managériale* paru aux Belles Lettres en 2022 et *Organization as time* à paraître chez Cambridge University Press. Il a co-fondé plusieurs réseaux de recherche internationaux inscrits dans des pratiques de sciences ouvertes, notamment le *Research Group on Collaborative Spaces* (RGCS) dont il a été le président-élu. Il co-dirige le master 128 dédié aux métiers du conseil et de la recherche en management à l'Université Paris Dauphine-PSL. Il a été chercheur-invité dans de nombreuses universités étrangères, notamment la New York University (NYU) où il a été Visiting Research Professor en 2019 et 2020. Pour en savoir plus : <https://sites.google.com/site/fdevaujany/>